

Gilles GENOT (dir.), Sociabilité au Luxembourg = Geselligkeit in Luxemburg, Luxembourg : Lëtzebuerg City Museum, 2023 ; 476 p. ; ISBN 978-2-919878-26-9 ; 45 €.

L'histoire du Grand-Duché de Luxembourg ne peut guère être pensée sans le monde associatif. De nombreuses associations sont conventionnées pour compléter l'action de l'Etat, dans le domaine caritatif, social ou culturel. Elles assument aussi une activité de lobbying auprès des autorités publiques, représentant les intérêts de leurs membres et relayant les expériences du terrain.

L'historiographie luxembourgeoise sur le sujet contient tant des publications éditées par des associations que des études académiques incorporant ou s'intéressant à certains aspects de la vie associative. En 2023, le Lëtzebuerg City Museum a publié l'ouvrage collectif et richement illustré *Sociabilité au Luxembourg*, à l'occasion de l'exposition *Komm, mir grënnen e Veräin !* au même musée. Il s'agit, à notre connaissance, du premier ouvrage qui se penche exclusivement sur la vie associative au Luxembourg par une présentation d'une variété de perspectives et de cas d'étude. Le livre ne propose pas une vue exhaustive du sujet et ce n'est pas son ambition. Son intérêt est nettement plus prononcé en faveur du XIXe siècle et de la première moitié du XXe siècle. Les décennies après la Deuxième Guerre mondiale sont surtout présentes dans les dernières contributions s'intéressant aux associations d'anciens résistants (Elisabeth Hoffmann) et aux associations islamiques (Elsa Pirenne).

Dans son introduction, le directeur de la publication Gilles Genot esquisse une définition ouverte mais aussi très positive des associations, qui sont, entre autres, « l'épine dorsale » de l'offre culturelle, sportive et sociale, des interlocuteurs pour la politique, et des lieux d'intégration et de reconnaissance (p. 20). Or, le terme « sociabilité » n'est guère abordé, bien qu'il se trouve dans le titre (français) de l'ouvrage. Selon Genot, la sociabilité « ist in Vereinen jedoch weit mehr als nur ein fröhliches Beisammensein », citant ensuite des exemples de production culturelle ou de secours social et mutuel. Le terme semble être adapté ici aux besoins du livre.

La plupart des contributeurs sont des chercheurs et collaborateurs d'instituts (culturels). Les perspectives choisies varient d'une contribution à l'autre. Les auteurs disposent généralement d'une expertise dans leur domaine ou ont déjà publié des articles sur leurs sujets. L'ouvrage rassemble aussi bien des textes analytiques que des contributions plus factuelles, ce qui peut heurter à la cohérence de la publication. Des cas d'études, comme celui sur l'association Fixolux par André Linden ou le Verein gegen den Missbrauch geistiger Getränke par Mohamed Hamdi, sont entremêlés à des contributions qui adoptent une approche plus synthétique, comme celles sur les confréries médiévales (Eva Jullien), les associations sportives (Henri Bressler) et les associations juives (Renée Wagener).

Le livre est structuré en trois parties : une partie dressant le contexte général, suivie d'une partie focalisée sur le niveau local (Luxembourg-Ville), et, enfin, une partie portant sur le niveau national. La succession des articles suit une logique chronologique, de l'époque médiévale en passant par le XIXe siècle jusqu'aux décennies plus récentes. Si la contribution de Mohamed Hamdi dans la première partie permet de dresser une vue générale et importante sur l'évolution du cadre légal des associations, un texte d'un.e historien.ne en droit aurait davantage enrichi cette partie qui ne réunit que deux contributions. Vu le choix de la ville de Luxembourg comme illustration de la vie associative au niveau local, une introduction générale au développement de la vie associative et du cadre réglementaire de la commune aurait été utile pour dessiner un arrière-fond historique à la deuxième partie. Dans l'état des choses, il ne reste qu'au lecteur de trouver dans les différents textes des informations sur l'encadrement de la vie associative par les autorités communales et leur soutien aux associations.

Bien que les limites de la publication soient indiquées dans l'introduction et que chaque contribution fournisse des informations enrichissantes, nous ne pouvons pas ignorer l'absence quasi-totale des mouvements sociaux, contestataires et politiques qui constituent un volet important de l'histoire des associations. Seule une contribution de Mohamed Hamdi consacre quelques pages aux mouvements syndicaux au tournant du XXe siècle (p. 36-40). Le lecteur pourrait avoir l'impression que les associations n'ont guère contribué à la construction de la société luxembourgeoise et à l'élaboration de politiques ; elles apparaissent souvent comme des 'receveurs' de la politique publique (à travers les subsides, entre autres). La participation politique des mouvements d'anciens résistants dans l'immédiat après-guerre pourrait faire figure d'exception, mais même dans ce cas, Elisabeth Hoffmann souligne que « leur impact par rapport aux sujets évoqués reste limité » (p. 458). Pour le reste, on ne trouve par exemple pas de contribution sur le rôle des mouvements ouvriers dans les luttes sociales au XXe siècle ou celui de la société civile dans la reconnaissance et la protection du patrimoine industriel dès les années 1970. Ces lacunes sont éventuellement en partie dues à la préférence concédée au XIXe siècle et à la première moitié du XXe siècle. L'ouvrage laisse de côté des enjeux sociétaux et politiques majeurs, comme les inégalités sociales, les discriminations raciales ou de genre, le colonialisme ou l'environnement. L'antisémitisme mentionné par Renée Wagener est une exception.

De tels bémols n'empêchent pas que l'ouvrage ait le mérite d'élucider l'évolution de certaines associations moins connues du grand public et offre à toutes les intéressées une introduction utile et diverse. La publication permet aussi d'ouvrir des pistes pour des recherches et débats futurs. Parmi les points intéressants, notons les parallèles soulevés par Eva Jullien entre les confréries et les associations d'aujourd'hui (dont les élections libres des comités, p. 219), le fait que le XIXe siècle apparaît comme une période charnière (citons les contributions de Gilles Genot, de Evamarie Bange et de Marlène Duhr), et la diversité du monde associatif et des expériences (à mentionner la contribution de Renée Wagener sur les associations juives, celle de Marc Schoentgen sur les réactions suscitées pendant l'occupation allemande, ou celle d'Elsa Pirenne

sur les associations islamiques). Nous avons apprécié, dans certaines contributions, les analyses des caractéristiques socio-économiques des membres ou fondateurs, ou la mention de tensions qui pouvaient exister. La publication accorde également de l'espace aux immigrés et communautés non-luxembourgeoises, à travers le texte de Maria Luisa Caldognetto sur le mouvement associatif italien, entre autres.

Le langage est généralement accessible. Cependant, la déclaration de la plume de Mohamed Hamdi que pour le « durchschnittlichen Luxemburger » la consommation quotidienne de boissons spiritueuses était « so selbstverständlich [...] wie Essen und Atmen » nous a quelque peu interpellé (p. 369). Les articles, soit en allemand, soit en français, auraient à notre avis bénéficié d'une meilleure accessibilité avec une brève synthèse de leur contenu dans l'autre langue, à l'instar de l'ouvrage collectif du Musée national de la résistance et des droits humains intitulé *Le Luxembourg et le Troisième Reich : Un état des lieux*. Une bibliographie à la fin de chaque contribution fait défaut, mais aurait été utile.

Nous ne pouvons qu'espérer que davantage de publications de synthèse et de référence sur la vie associative verront le jour. En attendant, *Sociabilité au Luxembourg* profitera à tout·e lecteur·rice curieux·se de l'histoire de la vie associative et propose, malgré les regrets exprimés ci-dessus, un beau kaléidoscope des buts poursuivis et des fonctions variées assumées par une association, s'inscrivant dans des contextes spécifiques. En ce sens, l'éditeur a clairement réussi le pari.

Fabio Spirinelli

Ferdinand HEIMERL, Das römische Beda/Bitburg : Kaiserzeitlicher vicus, spätantike Befestigung und Bestattungen, mit einem Beitrag von Wolf-Rüdiger Teegen, 2 Bände, Trier: Rheinisches Landesmuseum Trier 2021, 480 S.; ISBN: 9783954905119; 78 €.

Die zu besprechende Arbeit ist die leicht überarbeitete Version einer Doktorarbeit, die im Fach Provinzialrömische Archäologie an der Ludwig-Maximilians-Universität München eingereicht wurde. Ferdinand Heimerl legt erstmals eine systematische Aufarbeitung der Befunde und Funde aus den Ausgrabungen vor, die in Bitburg zwischen 1889 und 2019 durchgeführt wurden. Band 1 umfasst die Vorlage und Auswertung der Befunde und der Funde sowie einen Beitrag von Wolf-Rüdiger Teegen zu den anthropologisch-paläopathologischen Untersuchungen. Band 2, der Katalogband, bietet ein Verzeichnis der Fundstellen, Fundkatalog, Münzliste, Konkordanzen sowie Quellen- und Literaturverzeichnis. Zeichnungen und Fotos der Befunde werden auf 99 Beilagen präsentiert, die Funde auf 60 Tafeln. Die Arbeit zielt darauf ab, die spätrömische Befestigungsanlage in den Kontext der römischen Besiedlungsgeschichte des 1. bis 5. Jh. in Beda/Bitburg zu setzen, um sie für vergleichende überregionale Studien nutzbar zu machen (S. 11). Bezugspunkt für die Geschichte von Beda/Bitburg ist stets die Stadt Trier, Hauptstadt der Provinz Belgica Prima, Zentrum der Praefectura Galliarum und schließlich Kaiserresidenz. Eine Reihe von Befestigungen entstanden entlang der Römerstraßen im Umfeld der

Kaiserresidenz – darunter auch diejenige von Bitburg. Heimerl behandelt jedoch nicht nur die spätantike Befestigungsanlage, sondern auch die Vorgängerbebauung der kaiserzeitlichen Siedlung.

Nach der Entdeckung der Grabdenkmäler in den Fundamenten der spätantiken Befestigung von Neumagen seit 1877, veranlasste Felix Hettner, der Direktor des Provinzialmuseums Trier, auch Grabungen in Jünkerath und Bitburg. Erste systematische Grabungen fanden unter der Leitung von August Ebertz im Jahr 1889 statt, eine kleinere Nachuntersuchung erfolgte 1908. Nach dem Zweiten Weltkrieg wurden archäologische Untersuchungen während des Wiederaufbaus in Bitburg durchgeführt.

Trotz der teilweise schwierigen und disparaten Grabungsdokumentation gelingt es Heimerl, Funde und Befunde der Grabungen sorgfältig vorzulegen und prägnant auszuwerten. Die Auswertung der Befunde erfolgt nach Fundstellen, die die Funde/Befunde mehrerer Grabungen umfassen. Neben Kleinfunden, der Keramik wird erstmals der Gesamtbestand der Münzen des römischen Bitburg vorgelegt. In einzelnen Kapiteln widmet sich Heimerl zunächst dem vicus im Bereich der Befestigung, der spätantiken Befestigung selbst, den spätantiken Bestattungen und der nachrömischen Zeit.

Der antike Name Bitburg ist durch das Itinerarium Antonini, die Tabula Peutingeriana sowie durch Inschriften als Beda vicus belegt. Die Bedeutung des vicus hängt mit seiner Lage an der Straße Trier-Köln zusammen. Der Beginn der Siedlung in frühkaiserlicher Zeit ist durch das Fundmaterial belegt, aber nicht sicher in augusteische Zeit datierbar. Der Verlauf der Römerstraße lässt sich nur aus späteren Plänen und wenigen Befunden erschließen. Ab dem 2. Jh. sind eine Fachwerkbauung sowie Töpferöfen und Brunnen nachweisbar. Gegen Ende des 2. Jh. wurden steinerne Gebäude anstelle der Fachwerkbauten errichtet. Baubefunde von Heiligtümern lassen sich nicht nachweisen, auch wenn Kultpraktiken durch Funde belegt sind. Auch ein Theater ist inschriftlich nachgewiesen, aber archäologisch nicht lokalisierbar. Für Bitburg besonders interessant: Heimerl diskutiert die Möglichkeit der Existenz einer römischen Brauerei in Bitburg, ein eindeutiger Nachweis fehlt jedoch. Einen interessanten Befund für die Geschichte des 3. Jh. stellt das besonders befestigte Gebäude Q dar. Heimerl diskutiert die Interpretation als Getreidespeicher, als mansio bzw. als Wachturm und spricht sich für einen burgus aus, wie er auch für andere Orte, wie z.B. Dalheim, Altrier oder Echternach nachgewiesen ist. Diese Schutzbauten wurden an verkehrsgeographisch relevanten Punkten zur Sicherung von Straßen oder als Speicher gegen plündernde Germanen oder Übergriffe der Bevölkerung angelegt. Das Gebäude Q wurde noch vor der Befestigung, wahrscheinlich um die Mitte des 3. Jh. zur Zeit des Gallischen Sonderreiches gebaut. An der südlichen Ausfallstraße wurden ab claudischer Zeit Brandschüttungs- oder Urnengräber angelegt. Ein Brand im letzten Viertel des 3. Jh. oder im frühen 4. Jh. ist nachweisbar, aber nicht einem bestimmten Ereignis zuzuordnen.

Die spätantike Befestigung wurde vermutlich vor der Mitte des 4. Jh. angelegt. Heimerl kann seine Datierung archäologisch durch den numismatischen Befund und

die Auswertung der Argonnensigillata stützen. So zeigt das Münzspektrum innerhalb der Befestigung einen Schwerpunkt von Prägungen der Zeit nach 294 bis 388/403, insbesondere von Konstantin und seinen Söhnen (330-341). Auch vom Baubefund her lassen sich größere Bauaktivitäten erst ab 340/41 nachweisen. Die sorgfältige Anlage der Befestigung spricht für eine zentral gesteuerte Maßnahme. Der Fund von Zwiebelknopffibeln und Gürtelbestandteilen wirft die Frage nach der Präsenz von Militär auf. Eine solche ist nicht unwahrscheinlich, die Funde können aber auch auf die Präsenz von Beamten der Zivilverwaltung schließen lassen.

Abschließend legt Heimerl einen Rekonstruktionsvorschlag der Befestigung vor, der nicht nur auf der sorgfältigen Analyse der Bitburger Befunde fußt, sondern auch auf dem Vergleich mit besser erhaltenen spätantiken Befestigungen. Die Bitburger Befestigung umfasste 13 Rundtürme (Hohl- und Volltürme) sowie das Gebäude 13, das in die Umfassungsmauer integriert wurde. Die Hanglage erklärt die z.T. erheblichen Unterschiede in den Höhenniveaus der Stickung und der Fundamente. Heimerl vergleicht die Anlage mit anderen spätrömischen Befestigungen und diskutiert ihre Nutzung im Kontext dieser Befestigungsanlagen. So diente die Bitburger Anlage zum einen dem Schutz der Lokalbevölkerung, der Kontrolle des Verkehrs auf der Straßenverbindung Trier-Köln, aber auch der Sicherung der „Infrastruktur für den zivilen Personen- und Gütertransport sowie die Mobilität von Staatsbeamten und Heer“ (S. 126) und der Sicherung der Kaiserresidenz Trier. Ein zusätzlicher Faktor war die Nähe des Langmauerbezirks, bei dem es sich um eine kaiserliche Domäne gehandelt haben könnte. Naturalabgaben aus den umliegenden Villen und der Domäne könnten hier gelagert worden sein. Durch die Straßenanbindung war eine schnelle Versorgung der Kaiserresidenz, aber auch der mobilen militärischen Einheiten und der Grenztruppen gesichert. Auch in der Umbruchphase des 5. Jh. konnte die Befestigung Bitburg wohl noch ihre Funktionen erfüllen.

Heimerl geht auch auf die spätantiken Bestattungen ein, ihre Lage, die Beigaben sowie auf das Geschlechter- und Altersverhältnis. Die Gräber datieren grob in die Zeit vom Ende des 3. Jh. bis ins 5. Jh. Die Zusammensetzung der Grabbeigaben führt Heimerl zu dem Schluss, dass es sich bei den Bestatteten nicht um Angehörige des Militärs oder Beamte der Zivilverwaltung gehandelt hat, sondern um Angehörige der Zivilbevölkerung. Für die nachrömische Zeit sind Instandhaltungs- und Reparaturarbeiten an den Befestigungsmauern nachweisbar. Innerhalb des Mauerrings gibt es wenig Fundmaterial zu früh- bis hochmittelalterlicher Siedlungsaktivität, aber Bestattungen deuten auf eine kontinuierliche Besiedlung bis ins 7. Jh. hin. Um 1340 wurde schließlich eine neue Stadtmauer an die spätantike Befestigung angebaut. Die Existenz einer frühchristlichen Kirche kann weder für die Liebfrauenkirche noch für die Peterskirche archäologisch nachgewiesen werden. Es gibt auch keine Hinweise auf frühchristliche Bestattungen.

Eine Zusammenfassung auf Deutsch und Englisch schließt den Textteil Heimerls ab. In einem eigenen Beitrag untersucht Wolf-Rüdiger Teegen abschließend noch acht Skelette aus dem römischen Gräberfeld Trierer Straße 23 in Bitburg. Teegen geht

in seinem Aufsatz auf die Körperhöhe der männlichen und weiblichen Bestatteten ein, ihr Sterbealter, epigenetische Merkmale, Defekte am Zahnschmelz, Hinweise auf Wachstumsstörungen (Harrislinien).

Zusammenfassend kann man nur nochmals betonen, dass dem Autor eine sorgfältige und präzise Darstellung und Analyse der Funde und Befunde gelungen ist, die eine spannende Geschichte des Siedlungsplatzes Bitburg erzählt. Er leistet damit auch einen wichtigen Beitrag zur Besiedlungsgeschichte des Umfeldes von Trier von der frühen Kaiserzeit bis in die Spätantike.

Andrea Binsfeld

Anne HUIJBERS (Hg.), Emperors and Imperial Discourse in Italy, c.1300-1500. New Perspectives (Collection de l'École française de Rome, 592), Rom: École française de Rome, 2022; 358 S.; ISBN 978-2-7283-1563-5; 32 €.

Daniela RANDO, Eva SCHLOTHEUBER (Hg.), Carlo IV nell'Italia del Trecento. Il „Savio Signore“ e la Riformulazione del Potere Imperiale (Nuovi studi storici, 126), Rom: Istituto Storico Italiano per il Medio Evo, 2022; 723 S.; ISBN 978-88-31445-28-3; 50 €.

Beide Sammelbände, herausgegeben von mehr als ausgewiesenen Spezialistinnen für die Thematik und gemeinsam über 1000 Seiten stark, gehen auf große Konferenzen in Rom 2018 und im Fall des italienischen Bandes sogar auf drei zeitlich eng verbundene Symposien in Pavia, Mailand und Rom (im Mai und September 2019) zurück. Alle einschlägigen Institutionen (MGH, ISIME, RI) der transalpinen Mediävistik und wichtige Institute und Universitäten südlich wie nördlich des Brenners waren eingebunden. Die Erwartungen an den Ertrag dieser Bände sind also groß und – soviel vorab – sie werden nicht enttäuscht.

Doch wenden wir uns zuerst den imperialen und anderen Protagonisten zu: Dominante Figur unter den behandelten Herrschern ist Karl IV. (1316-1378), doch ihm treten sein Großvater Heinrich VII. und – obwohl nie selbst den Kaisertitel tragend - sein Vater Johann, Ludwig IV. der Bayer, Wenzel und Sigismund sowie Friedrich III. zur Seite; Reichsfürsten mit südalpinen Ambitionen wie Rudolf IV. von Österreich (darin Johann von Böhmen ja nicht unähnlich) treten weniger ins Licht; Herrscherfiguren mit kurzer Regierungszeit wie Rupprecht oder Albrecht II. fehlen ganz. Ihren etablierten Platz nehmen hingegen die bekannten imperialen Helfer oder Sparringspartner ein, wie etwa Johann von Neumarkt, Albertino Mussato, Cola di Rienzo, Francesco Petrarca und Colluccio Salutati. Weniger präsent waren in diesem Austausch bisher Figuren wie Fazio degli Uberti oder Historiographen wie Giovanni Mansionario und Benvenuto da Imola, die zurecht genauer unter die Lupe genommen werden.

Dass insgesamt 37 Autorinnen und Autoren aus Deutschland, Italien und Tschechien, aber auch aus den Niederlanden, Frankreich und dem Vereinigten Königreich Beiträge

beisteuerten, macht klar: In der Zusammenschau ist die Geschichte des Reiches und Italiens, des Kaisertums in Italien und des Diskurses über das Reich südlich der Alpen noch nie so multiperspektivisch angegangen worden. Dies schlägt sich weniger in den vertretenen Disziplinen nieder – hier dominiert die Geschichtswissenschaft mit der Ausnahme von vier Kunsthistorikerinnen und einem Kunsthistoriker, erstaunlich wenige im Blick auf die prominente kunsthistorische Forschung zum Thema v.a. zwischen 2006-16. Die Vielfalt zeigt sich vielmehr in den zahlreichen Zugriffen, die sich klassifizieren lassen:

Im Band von Anne Huijbers ist es das Spannungsfeld (oder doch Zusammenspiel?) von Imperium und *res publica*. Bezeichnenderweise liegt hier auch der Beitrag aus Frankreich – Reichsgeschichte ist in der französischen Mediävistik kein breit etabliertes Spielfeld. *Res publica* bei Cola di Rienzo und im Anonimo romano erweist sich als neutraler Begriff, nicht als Gegensatz zu Imperium. Die Wahrnehmung des Kaisertums durch Humanisten, Historiographen und Juristen (häufig in Personalunion) prägt den überwiegenden Teil des Bandes: Ins Blickfeld rücken Werke, die bisher nicht als Standardquellen zur italienischen Perspektive auf Kaiser und Imperium galten: Fazio degli Ubertis Dittamondo ist zu nennen, aber auch Papst-Kaiser-Chroniken und eine wenig bekannte, fortgesetzte imperiale Historiographie im spätmittelalterlichen Italien. Juristische Perspektiven auf das Imperium fassen auch hier Gelehrte aus Padua in den Blick, Zeitgenossen der Konzile von Konstanz und Basel, an die jedenfalls außerhalb Italiens nicht sofort gedacht wird. Performative Figurationen des Kaisertums in der Interaktion etwa mit dem Papsttum sind weniger zahlreich vertreten als es bisherige Forschungsschwerpunkte vermuten ließen. Besonders hilfreich ist eine lange Liste der Friedrich III. gewidmeten Humanistenreden während seiner Romzüge. Ein anglophoner Beitrag widmet sich sehr quellennah Ludwig dem Bayern in den Augen der Humanisten des 14.-15. Jahrhunderts; bedauerlich, dass hier jüngere deutschsprachige Forschung (Frank Godthardt) gar keine Beachtung fand. Festzuhalten bleibt, dass Huijbers eindrücklicher Band das alte Klischee aufbricht, im spätmittelalterlichen Italien habe Desinteresse am Kaisertum geherrscht, kann doch in ganz verschiedenen Kreisen das Gegenteil nachgewiesen werden.

So steckt der erste Band gewissermaßen den Rahmen ab für das zweite Werk: Der von Eva Schlotheuber und Daniela Rando herausgegebene Band fokussiert auf die Figur Karls IV. – und das keineswegs nur als ‚weiser Herrscher‘, wie der Untertitel etwas überraschend und verengend suggeriert. So steigt der Band mit einem neuen Blick auf Johann von Böhmens italienische Unternehmung 1330-33 ein, die auch den jungen Karl prägen sollte. Rom und Karl, aber auch Rom in Prag sind breit beackerte Themen, die hier konzise resümiert werden; neue Aspekte erfahren wir hingegen zum Verhältnis zwischen Karl und Cola di Rienzo, zwischen Prophetie und politischer Kommunikation. Kaum je gelangen die Beiträge dorthin, die Protagonisten der ersten Reihe – Kaiser, Päpste, Humanisten – hinter sich zu lassen und zu fragen, wer eigentlich die Personen hinter den Exponenten der universalen Mächte waren, die die Arbeit übernahmen und Konzepte erdachten, einfädelten und umsetzen mussten: Der karolinische Hof ist in dieser Hinsicht, mit Ausnahme weniger prominenter Figuren, nicht sehr transparent – obwohl ein Beitrag zu einigen Dutzend Italienern an diesem Hof die Möglichkeiten der Durchdringung

vorhandener Quellen effektiv auslotet. Italienische Höfe wie die der Carrara in Padua und der Gonzaga in Mantua mit ihrer viel besseren Überlieferung lassen uns in aller Regel tiefer blicken, wie auch im Band demonstriert wird. Ein klassisches Thema der älteren Forschung zum spätmittelalterlichen „Reichsitalien“, die den römisch-deutschen Herrschern entgegengebrachten Friedenshoffnungen und die erwartete, letztlich unerfüllbare Rolle eines Schiedsrichters in internen Konflikten, wird im Band auf weitere Verflechtungen, weit über die Halbinsel hinaus geweitet und somit aus einer engen, kommunalen Perspektive befreit. Noch grundlegendere Neubewertungen finden wir im Verhältnis der Visconti zum Kaisertum Karls IV. Auch lange bekannte, nie wirklich fruchtbar gemachte Überlieferung wie die zahlreichen Ernennungen italienischer Helfer Karls zu lateranensischen Pfalzgrafen rücken erstmals genauer ins Licht. In so vielen Facetten – nicht alle neu, doch alle lesenswert und manche wirkliche interpretative Neuansätze aufzeigend – wird also die konkrete Rolle ausgeleuchtet, die spätmittelalterliche Kaiser, zumindest aber Karl IV. auf der Apenninhalbinsel spielten.

Auch wenn die kunsthistorischen Zugriffe nicht sehr zahlreich sind, so zeigt der Anhang doch, dass man ohne Bildquellen nur schwer zu Karl IV. arbeiten kann und sollte. Die stärkere Integration der reichhaltigen Ausstellungskataloge von 2006 und 2016 und kunsthistorischer Meilensteine wie Seidel/Silva (2007) wäre freilich wünschenswert gewesen. Der größte Ertrag beider Bände und der Herausgeberinnen ist es aber, die italienische Geschichtswissenschaft in ihrer ganzen Tiefenschärfe um das Thema Kaisertum im Spätmittelalter versammelt zu haben und diese Beiträge an prominenten Publikationsplätzen zugänglich gemacht zu haben und sie zugleich in einen – vielfach noch impliziten – Dialog mit der nordalpinen Forschung tschechisch-deutscher-anglophoner Provenienz gebracht zu haben. Gerade die Wahl der Sprachen Englisch und Italienisch durch die meisten Beiträge ist, auch in Zeiten KI-gestützter Hilfsübersetzungen, für ausschließlich in Druckform erschienene Bände dieses Kalibers eine gute Entscheidung. Wenn es allerdings blinde Flecken der sprachenübergreifenden Forschungsperzeption gibt, dann sind es einzelne anglophone Beiträge, die hier am stärksten auffallen: Mittel- und südeuropäische communities nehmen einander schon stärker wahr als in der Vergangenheit. Ein ähnlich austarierter Rahmen, wie es die inhaltliche, nicht bloß resümierende Einleitung von Len Scales und die ausgreifende Schlussbetrachtung von Claudia Märkl für den Huijbers-Band liefern, fehlt dem freilich sehr viel umfangreicheren Band zu Karl IV.

Im Resümee: Das Reich, die Kaiser und Italien im späten Mittelalter – das ist also doch sehr viel mehr als eine Entwicklung vom „Kriegsgeschrei zur Tanzmusik“ (Favreau-Lilie) oder der letztlich ephemere „Zug über Berge“ (Jörg/Dartmann). Wie Claudia Märkl in ihrem Nachwort zum Huijbers-Band unterstreicht, ist in der zweifellos zu konstatierenden Anpassung der „Reichsherrschaft“ (oder auch nur imperialen Präsenz) in Italien an neue Rahmenbedingungen kein Mangel zu sehen: Stattdessen war das Kaisertum Garant universaler Ordnung und Quelle von Legitimation gerade schwächerer Akteure – kein Raum bietet dafür bessere Überlieferung als Italien. Wichtig ist auch zu betonen, dass es beiden Bänden um eine reziproke Perspektive geht, nicht um lange praktizierte Blicke von Nord nach

Süd oder umgekehrt. Und auch wenn die vorliegenden Bände unser Wissen je nach Beitrag resümieren, bündeln oder substantiell erweitern – man fragt sich, ob die beiden jüngsten Biographien Karls IV. von Pierre Monnet und Olaf Rader nicht noch einmal andere Akzentuierung erbracht hätten, hätten die rezensierten Werke schon vorgelegen – so sind die beiden Werke letztlich nur ein hoch willkommener und über tausend Seiten sehr gelungen ‚eingespielter‘ Auftakt. Der editorische Output und die Grundlagenforschung renommierter Institutionen wie der MGH Constitutiones und der Regesta Imperii – dargestellt in ihrer Mischung aus Tradition und Innovation von ihren Bearbeitern gleich zu Beginn des Bandes von Schlottheuber/Rando – wird die Ausgangslage für weitere Forschungen in den nächsten Jahren sogar noch verbessern. Es bleibt einer sich europäisch weitenden Mediävistik zum mittelalterlichen Reich und seinen multiethnischen Dimensionen nur zu wünschen, dass das Interesse daran noch und wieder wächst. Denn selbst wenn das Imperium, wie Karl IV. an Petrarca schreiben ließ, ein Ungeheuer war, dann doch eher für die, die es damals mit Leben füllen und regieren mussten als für die, die heute darüber forschen dürfen.

Martin Bauch (Leipzig)

Karl KÜGLE, Ingrid CIULISOVÁ, Václav ŽŮREK (Hg.), Luxembourg Court Cultures in the Long Fourteenth Century. Performing Empire, Celebrating Kingship, Woodbridge: The Boydell Press, 2024; 508 S.; ISBN 9781837650057; £ 29.99; auch als Open Access ebook verfügbar.

Der vorliegende Band verdankt sich der Covid-Pandemie: Da eine für 2020 geplante internationale Tagung zur Hofkultur der Luxemburger am Centrum Mediaevisti Studii (CMS) in Prag pandemiebedingt gecancelt werden musste, entschlossen sich die Herausgeber:innen zu einem Essay-Band. Sie verfolgen mit dieser ambitionierten Sammlung gleich zwei Ziele:

Erstens geht es ihnen um die Würdigung der kulturellen Leistung der Dynastie der Luxemburger. Diese scheint ihnen nötig angesichts der Kluft zwischen einerseits der Bedeutung der Luxemburger, die immerhin über ein Jahrhundert die Geschicke der meisten Länder zwischen Frankreich, England und Ungarn mitbestimmten, und andererseits ihrer weitgehenden Abwesenheit aus dem historischen Bewusstsein der meisten Europäer. Verantwortlich für diese Kluft ist der Nationalismus. Denn die national ausgerichteten historischen Disziplinen und ihre kulturellen Kanons besaßen für eine transnationale Dynastie selbst dieser Größenordnung keine Kategorie und kein Interesse. Wo die Luxemburger keine Monumente hinterließen wie in Tschechien, Süddeutschland und Luxemburg, geriet ihr Ruhm in Vergessenheit. Dies reflektiert die geringe Anteilnahme der französischen und der britischen Mediävistik an der Luxemburger-Forschung, die diesseits von Rhein und Ärmelkanal blüht. Der vorliegende Band ist der Beweis letzterer These, denn von vierzehn Teilnehmern kommen nur drei aus Großbritannien und keiner aus Frankreich. Grund für die Zurückhaltung sind sicher nicht zuletzt die Sprachgrenzen der nationalen Forschungen.

Deshalb ist die zweite, erklärte Absicht der Herausgeber:innen dieses vollständig auf Englisch veröffentlichten Bandes, den Dialog mit der anglophonen Forschung zu eröffnen. Aber auch der wechselseitigen Rezipierbarkeit der deutschen und tschechischen Forschung kommt die Wahl des Englischen zugute. Die Herausgeber:innen wenden dabei große Mühe auf, es dem Publikum leicht zu machen: Dank Förderung durch den European Research Council (ERC) sind die 500 Seiten relativ erschwinglich und sogar online zugänglich. Zahlreiche, scharfe und ausreichend große Abbildungen lockern die Texte auf; Fußnoten statt Endnoten erleichtern das Nachschlagen; die Texte sind ausgezeichnet redigiert, sprachlich geschliffen und mit Zwischenüberschriften versehen. Letzteres ist dem Rezensenten sehr willkommen, da die Texte etwas lang geraten sind – manchmal bis zu 50 Seiten ohne Bilder. Doch bleiben Siebenzeiler wie der Satzsatz des Bandes die Ausnahme. Vor allem ist der Band klar strukturiert: In vier chronologischen Teilen gruppieren sich die Beiträge thematisch um die Höfe Johanns des Blinden, Karls IV., Wenzels IV. und Sigismunds. Der letzte Teil widmet sich einigen dringenden Desideraten, etwa der Musik- und der Frauengeschichte der Luxemburger (Karl Kügle, Julia Burkhardt).

So macht sich der Band an die Sisyphusarbeit, mit konzentrierten Detailstudien, neuen Perspektiven und einem dezidiert interdisziplinären Ansatz ein genaueres Verständnis der luxemburgischen Höfe und ihrer Kultur zu entwickeln. Dieses Anliegen dürfte zu den schwierigsten und zugleich zentralen Desideraten der Luxemburg-Forschung zählen: Schwierig wegen des Mangels an Quellen und weil die Artefakte verstreut und ihre Zuschreibung oft fragwürdig sind; zentral, weil die Höfe die zentrale Instanz der politischen Integration und der Herstellung von Konsens und Kohäsion des jeweiligen Herrschaftsverbandes waren. Im Fall der Luxemburger geschah die Hofbildung in Mitteleuropa unter den besonderen Bedingungen ihrer enormen Reisetätigkeit, der Mehrsprachigkeit, des mangelnden Indigenats der Herrscher und ihrer Königinnen und eines steten sozialen und kulturellen Wandels ihrer Höfe, der durch die Notwendigkeit erzeugt wurde, Repräsentanten entfernter Herrschaftsgebiete und „Fachleute“ aus ganz Europa zu rekrutieren. Dabei war Sprache und kulturelle Orientierung am Hof eine politisch hochsensible Frage, denn keine Partei durfte verprellt werden. Wie Karl Kügle in der Einleitung und Václav Žůrek in seinem Beitrag deutlich machen, richtete sich die Förderung literarischer Werke in der Volkssprache durch die Herrscher nach dem Spielraum im jeweiligen politischen Umfeld – so bestärkte Anna von Böhmen, Gemahlin Richards II., die Verwendung der Volkssprache am englischen Hof, während Karl IV. in Böhmen von der französischen Literatur wieder Abstand nahm, auch um sich von seinem Vater Johann dem Blinden abzusetzen. Darüber hinaus nutzten die Luxemburger das kulturelle Feld als Mittel der Herrschaftslegitimation. Die jüngste Kunstgeschichte hat die Bedeutung von „Kunst als Herrschaftsinstrument“ (Jiří Fajt) am Beispiel Karls IV. aufgezeigt. Die dezidiert kunsthistorischen und hermeneutischen Studien etwa des auf dem Cover abgebildeten Karl’schen Krönungskreuzes (Ingrid Ciulisová) oder der Wenzel-Bibel (Maria Theisen) leuchten diesen Aspekt im Detail an herausragenden Objekten aus. Diese erscheinen als Ergebnisse eines bis ins Detail durchdachten Programms Karls IV. und Wenzels IV.

Der klug gewählte Untertitel „Performing Empire, Celebrating Kingship“ deutet an, dass Hofkultur hier als soziale Praxis und Ergebnis von Performanz verstanden wird. Der Plural des Titelbegriffs „Court Cultures“ erinnert daran, dass die diachrone Nebeneinanderstellung der Höfe keinesfalls auf ein die Offenlegung eines „Corporate Designs“ der Luxemburger hinauswill. Wie Uri Smilansky in seinem eröffnenden Beitrag am Beispiel von Bonne von Luxemburg am französischen Hof ausführt, führt die Suche nach „Luxembourgness“ in die Irre. Denn Anpassung an die vorgefundenen Verhältnisse war zielführender. Vielmehr galt innerhalb des frankophonen dynastischen Geflechts zwischen Frankreich, Brabant, Burgund und Luxemburg der Begriff „Luxemburger“ als Bezeichnung einer Faktion. Als Luxemburger affirmierte man sich nur, wenn die Interessen es erforderten.

Für das Verständnis der Hofkultur und ihrer Artefakte ist die Kenntnis der Zusammensetzung des Hofes Voraussetzung, um Patronage, Eigentum und Adressaten von Werken und ihre intendierte Aussage im Hofkontext zu verstehen. Mehrere Beiträge verfolgen daher prosopografische Fragen. So gelingt es etwa Jana Fantysová, die Umstände der Rekrutierung des berühmten Dichters und Komponisten Guillaume de Machaut durch Johann den Blinden zu rekonstruieren und die Frage zu erhellen, worin eigentlich Machauts Aufgaben bestanden.

Eine Reihe von Beiträgen sind der Außenwirkung von Hofkultur und Herrschaftsstil gewidmet, die sich ebenfalls nur schwer ermessen lässt. Len Scales arbeitet die unintendierten, negativen Wirkungen der Herrschaftsrepräsentation Karls IV. heraus. So erzeugte dessen Bautätigkeit und Selbst-Ikonisierung nicht nur *Aw and Wonder*, sondern, zumal in reichsfernen Territorien, auch Ablehnung und Misstrauen. Ondřej Schmidts Auswertung italienischer Gesandtenberichte von den Höfen Wenzels IV. und Sigismunds zeigt, dass „Herrschaftsstil“ keine Inszenierung, sondern eine Arbeitsweise war, die für die Effizienz der Entscheidungsfindung im Herrschaftszentrum entscheidend sein konnte. Sigismund war „passionierter Politiker“ (Schmidt), und doch blieb sein Herrschaftsapparat aus Sicht des geplagten Gesandten eines unbedeutenden Reichsklosters (Ellwangen) heillos überfordert, zu weit entfernt und zu teuer (Mark Whelan).

Der Beitrag von Julia Burkhardt über die Rolle der Erbprinzessinnen, Regentinnen und Patroninnen leuchtet deren beträchtlichen Handlungsspielräume und große politische Wirkmächtigkeit und Verantwortung aus und unterstreicht die Notwendigkeit weiterer Erforschung der Luxemburgerinnen.

Durch die Reichhaltigkeit und Detailfülle der Beiträge sowie einen umfangreichen Anhang mit Landkarten, Stammbäumen, Auswahlbibliographie, Index und selbst Archivhinweisen gibt der Band eine Art Kompendium der aktuellen Luxemburgerforschung an die Hand. Ausreden hat das anglophone Publikum nun keine mehr.

Theo Schley (Düsseldorf)

Eva SCHLOTHEUBER / Maria THEISEN, Die Goldene Bulle von 1356. Das erste Grundgesetz des römisch-deutschen Reichs. Nach König Wenzels Prachthandschrift (Wien, Österreichische Nationalbibliothek, Cod. 338), Darmstadt: Wissenschaftliche Buchgesellschaft, 2023; 432 S.; ISBN 978-3-534-27642-4; 49,95 €.

Format, Schubert, Bebilderung, Gewicht und Preis lassen das zu besprechende Buch als „coffee table book“ erscheinen. Auch die verständliche Sprache empfiehlt das Buch durchaus für ein breites Publikum. Doch es wäre ein grober Irrtum, das großformatige Buch als populärwissenschaftlich einzustufen. Auf den ersten 170 Seiten liefert Eva Schlotheuber eine völlig neue Lektüre der Goldenen Bulle Kaiser Karls IV., ihrer Entstehung und rechtsgeschichtlichen Herleitung, insbesondere aber ihrer politischen Brisanz und innovativen Lösung in der Auseinandersetzung zwischen Kaisertum und Papsttum, die viele bisherige Forschungsfragen endgültig beantworten dürfte.

Während die Forschung bislang die Goldene Bulle vorrangig als Antwort Karls IV. auf die durch seinen Vorgänger Ludwig IV. ausgelöste Krise dargestellt hat, greift Eva Schlotheuber viel weiter zurück und beginnt die Geschichte der (ungeschriebenen) Reichsverfassung mit der als Konstantinische Schenkung an Papst Silvester bekannten Fälschung und mit der *Translatio Imperii*. Die divergente Lesart am Kaiserhof – Karl der Große begründete die Erneuerung der Kaiserwürde im Westen – und an der Kurie – Papst Leo weihte den Kaiser und übertrug das Kaisertum auf die Deutschen – offenbart sozusagen *ab initio* die Ambiguität und das Konfliktpotenzial. Die Autorin untersucht dann der Reihe nach alle Eide, die seit Pippin dem Jüngeren von den Königen vor bzw. nach ihrer Kaiserkrönung den jeweiligen Päpsten geschworen wurden, wobei sie dem Sicherheitseid Ottos I. eine konstitutive Bedeutung zumisst, da er ins Kirchenrecht aufgenommen wurde. Waren diese Eide ursprünglich gegenseitig gewesen, so ist seit dem 12. Jahrhundert von einem Eid des Papstes keine Rede mehr, während es Gregor VII. gelang, vom Kaiser einen vasallitischen Unterstellungseid und ein Gehorsamsversprechen mit rangmindernden Folgen zu erpressen. Diese Eide schwor auch Heinrich VII., brach sie aber mit seinem Angriff auf Süditalien. Es gelingt Schlotheuber, diese ganze Entwicklung anhand der sukzessiven Eidesformeln, aber auch der päpstlichen Bullen und der Rechtsgutachten von beiden Seiten so darzustellen, dass die Ereignisgeschichte aufs Wesentliche reduziert erzählt wird, dafür aber die juristischen Argumente – zum Teil in theologische Metaphern gekleidet – umso verständlicher gemacht werden: eine absolut spannende Geschichte. Die Leistung Karls IV. mit seinen Eiden zur Erlangung zunächst der päpstlichen Wahlempfehlung als Gegenkönig zu Ludwig IV., dann für die Kaiserkrönung und schließlich mit der von ihm im Konsens erarbeiteten Wahlordnung der Goldenen Bulle bestand darin, die Approbationsansprüche des Papstes auszutricksen, indem er auf globale Herrschaftsansprüche (*monarcha mundi*), wie Heinrich VII. sie noch vertreten hatte, verzichtete, dafür aber die symbolischen Aspekte der Kaiserwürde umso stärker betonte. Als Vorbild für die in der Goldenen Bulle festgeschriebene Bedeutung der Kurfürsten und den Ablauf der Königswahl bediente er sich der Papstwahlregeln und der Rolle des Kardinalskollegiums. Gab

Karl IV. mit der Goldenen Bulle dem Reich sein erstes schriftliches Grundgesetz, so weist Schlotheuber auf den engen Zusammenhang mit den *Constitutiones Aegidianae* hin, mit denen der Kardinallegat Albernoz fast gleichzeitig dem Kirchenstaat eine neue Verfassung gab. Es wäre schön, wenn die Autorin diesen von ihr neu in die Historiographie eingebrachten Aspekt in einer weiteren Publikation vertiefen würde.

Inhaltlich vermag ich der leicht verständlichen Darstellung Schlotheubers vollständig zu folgen, bis auf ein Detail: Sie führt die Kehrtwendung der Luxemburger zu Anfang der 1340er-Jahre auf den entscheidenden Einfluss Lupolds von Bebenburg zurück (S. 115), der – innovativ, aber kirchenrechtskonform – das päpstliche Approbationsrecht von der Königsherrschaft löste und der Kaiserwürde zuordnete, nachdem 1338 Balduin, Johann und Karl wie die anderen Kurfürsten im Kurverein von Rhens den Mandaten Ludwigs IV. *Licet iuris* und *Fidem catholicam* zugestimmt hatten und selbstbewusst eine „von der Kirche unabhängige Genese imperialer Macht“ (S. 80) behauptet hatten. Diese Erklärung vernachlässigt m. E. die Ehrverletzung, die der Eingriff Ludwigs des Bayern in Tirol für die Luxemburger bedeutet hatte und die ihre Abwendung vom Wittelsbacher und Hinwendung zu Papst Clemens VI. zumindest mit motivierte.

Dem überzeugenden Essai von Eva Schlotheuber über die historische Bedeutung der Goldenen Bulle folgt auf 160 Seiten der Faksimile-Abdruck der Prachthandschrift, die König Wenzel nach seiner Absetzung im Jahr 1400 und zu seiner Legitimation anfertigen ließ. Anschließend stellt Maria Theisen auf rund 40 Seiten zum einen König Wenzel und seine „turbulente Regentschaft“, zum anderen den von ihm in Auftrag gegebenen Prachtcodex aus der Wiener Nationalbibliothek vor. Dieser enthält nicht nur den Text der Goldenen Bulle, sondern auch ein Traktat über die Notwendigkeit einer Romfahrt, die Wenzel 1402 sich anschickte zu unternehmen, sowie einen Brief über die rechtmäßige Nachfolge des Römerkönigs und eine Liste der königstreuen und königsfeindlichen Städte der Toskana. Diese Anhänge bestätigen eindeutig die Motive für Wenzels Auftrag. Theisen fragt nach der Botschaft insbesondere der ersten, illuminierten Seite und nach der Bedeutung der Embleme (Drehknoten, Bademagd) und Figuren (Buchstaben w und e), äußert aber nur vorsichtige Hypothesen. Sie unterscheidet drei Illuminatoren: für das erste Blatt macht sie Frana als wahrscheinlichen Schöpfer aus, während sie die 48 gerahmten Miniaturbilder dem anonymen „Meister der Goldenen Bulle“ zuweist, und die Illustrationen der angehängten Texte einem dritten Meister zuschreibt. Alle seien erst nach Vollendung des im Jahr 1400 kopierten Textes, jedoch vor der geplanten Abreise nach Rom im Jahr 1402 angefertigt worden. Abschließend beschreibt Theisen alle Initialen und Miniaturen, resümiert das Schicksal des Codex nach Wenzels Tod und listet die Originalausgaben der Kurfürsten auf. Hier erfährt man auch die Abmessungen des Wiener Originals, das noch größer ist als die hier gedruckte Ausgabe. Den Abschluss des Buches bildet der lateinische Text und seine neuhochdeutsche Übersetzung, die unverändert den Text von Wolfgang D. Fritz von 1972 übernimmt.

Michel Pauly

Philippe de Vigneulles, Mémoires. Traduction en français moderne, introduction et notes par Alain CULLIÈRE (Traductions des classiques du Moyen Âge, 109), Paris : Honoré Champion, 2023 ; 555 p. ; ISBN 978-2-7453-5834-9 ; 48 €.

Figure la plus célèbre du paysage littéraire messin, à la croisée des derniers feux du Moyen Âge et des premières lueurs de la modernité, Philippe de Vigneulles (1471-1528) a été au cœur d'un récent projet de recherches, conçu et mené par des chercheurs de l'Université de Lorraine sous la direction de Léonard Dauphant, *Metz 1500*¹. C'est dans ce contexte de renouvellement de nos connaissances sur le personnage, son œuvre et son environnement qu'il convient de replacer l'ouvrage présenté ici.

Les « mémoires » de Philippe de Vigneulles ne sont pas inconnus des érudits qui s'en servent bien souvent, et de longue date, pour compléter les informations qu'ils trouvent dans la chronique que ce même auteur a consacré à l'histoire et à « l'honneur de la noble cité » de Metz. Trois éditions leur ont même été dédiées : la première par Heinrich Michelant en 1852, la seconde par Fanny Faltot dans le cadre d'une thèse de l'École nationale des chartes, la troisième est encore en préparation sous la direction de Sylvie Bazin-Tachella². De l'une à l'autre, ces initiatives font progresser l'approche critique, historique et linguistique du texte.

Mais Alain Cullière s'est fixé un objectif autrement plus ambitieux, celui de « convoquer de nouveaux lecteurs » auprès de Philippe de Vigneulles, en leur permettant d'entrer dans l'œuvre par le biais d'une traduction en français moderne. Un tel exercice est redoutable, il est dans le cas présent parfaitement maîtrisé par cet éminent spécialiste de la langue et de la littérature françaises du XVI^e siècle. Par sa fluidité et son aisance la traduction sait rendre la langue « simple » et « naturelle » de l'auteur. Tout un chacun peut désormais s'emparer de ce « classique du Moyen Âge », pour suivre le parcours – raconté par lui-même – du marchand-drapier messin, vibrer au récit de ses aventures proches ou lointaines, comprendre son ascension sociale et son attachement indéfectible à sa cité.

Dans l'introduction, Alain Cullière livre aussi les clefs essentielles pour comprendre la genèse et le projet en arrière-plan du texte. Il replace d'abord celui-ci dans l'ensemble de la production littéraire de Philippe de Vigneulles : la chronique donc, à laquelle il travaille dès le début de la décennie 1510 et qu'il ne cessera de compléter

1 *Metz 1500. Pouvoir et culture urbaine au temps de Philippe de Vigneulles*, éd. p. Léonard DAUPHANT, Lille : Septentrion, 2023) ; voir compte-rendu ci-dessous. Voir aussi le site des chroniques messines construit dans le cadre du même projet. URL : <https://metz1500.univ-lorraine.fr/s/metz-1500/page/about> (consulté le 15.11.2024).

2 *Gedenkbuch des Metzger Bürgers Philippe von Vigneulles aus den Jahren 1471 bis 1552*. Nach der Handschrift des Verfassers hrsg. v. Dr Heinrich Michelant, Stuttgart, Gedruckt auf Kosten des Litterarischen Vereins (*Bibliothek des Litterarischen Vereins in Stuttgart*, XXIV), 1852 (accessible en ligne) ; *Les Mémoires de Phippe de Vigneulles (1471-1522)*. Édition critique du manuscrit BNF Nouv. Acq. Fr. 6720. Thèse pour le diplôme d'archiviste paléographe, par Fanny FALTOT, École nationale des Chartes, 2015. Cette édition a été mise à jour en 2019 et est accessible sur le site de l'ATILF. URL : <http://zeus.atilf.fr/dmf/VigneullesMemoires/> (consulté le 15.11.2024).

et de corriger jusqu'en 1525 ; les *Cents Nouvelles nouvelles*, dont la rédaction dans la tradition de Boccace fut commencée en 1505 ; une mise en prose de la *Geste des Lorrains*. Ces deux derniers textes sont achevés en 1515. L'œuvre qui figure dans le manuscrit Paris, BnF, NAF 6720 est donc celle d'un auteur déjà confirmé. Pourtant, ses caractéristiques et perspectives la mettent à part au sein du corpus. Le manuscrit unique et autographe, par lequel le texte nous a été transmis, ni brouillon, ni véritable mise au propre, annoté, corrigé, peut-être promis à une structuration plus complexe en chapitres, nous présente un état d'évidence inabouti, peu compatible avec une ambition éditoriale. Visiblement, cette « histoire » n'était pas appelée à dépasser le cercle des familiers de celui qui s'en proclame « l'escrivain », c'est-à-dire à la fois auteur du récit et son propre scribe³.

Sans lui conférer de titre, Philippe de Vigneulles désigne son propos comme un « petit traité », bien distinct de sa chronique qu'il évoque en plusieurs endroits. Par les notations personnelles et familiales (naissances et décès), professionnelles aussi (par ex. les itinéraires régulièrement décrits pour se rendre à la foire du Lendit), touchant enfin à la gestion minutieuse du patrimoine, il s'apparente à l'un de ces livres de raison que tenaient nombre de chefs de famille au XV^e siècle. En son temps, Heinrich Michelant avait proposé de considérer ce texte comme un *Gedenkbuch*, à mi-chemin entre agenda et livre de souvenirs. Toutefois, plusieurs indices écartent l'hypothèse d'un journal tenu au jour le jour. L'architecture de l'ensemble est pesée et le récit de certains épisodes a été manifestement retravaillé. Ainsi en est-il de celui de la captivité à Chauvency (1490-91), souvenir terrible et morceau de bravoure auquel l'auteur ne consacre pas moins de la moitié du récit de la première partie de sa vie. Le recul enfin avec lequel sont abordés les faits évoque plutôt un effort de reconstitution a posteriori. Alain Cullière situe la genèse de l'entreprise à la fin de l'année 1519, même si l'on est en droit de penser que des matériaux avaient été recueillis depuis les années 1509-1511 dans une pratique plus ou moins formalisée de prise de notes⁴. Notons qu'en organisant un recueil de fragments vécus, Philippe de Vigneulles participe à sa manière à ce mouvement d'affirmation du *je* dont on perçoit les prémices chez les historiens dès le XIV^e siècle. Mais à la génération qui a précédé immédiatement la sienne, ce mouvement amorce une nouvelle forme de l'écriture de l'histoire, plus personnelle et personnalisée. C'est donc avec raison qu'Alain Cullière propose d'attribuer au texte qu'il traduit le titre de *Mémoires*. Non certes, comme il prévient prudemment, dans cette forme épanouie et affirmée qui sera celle des mémorialistes postérieurs, mais assurément dans ce sillage ouvert par Philippe de Commynes dans la dernière décennie du XV^e siècle⁵.

3 BAZIN-TACHELLA, Sylvie, Le moyen français des Mémoires : variation régionale et hésitations morphologiques, in : *Metz 1500* (note 1), p. 119-131, ici p. 120.

4 PAULMIER-FOUCART, Monique, Philippe de Vigneulles et sa Chronique 'à l'honneur de la noble cité', in : *Écrire l'histoire à Metz au Moyen Âge*, éd. p. Mireille CHAZAN et Gérard NAUROY, Berne : Peter Lang, 2011, p. 201-240, ici p. 204.

5 Philippe de Commynes, *Mémoires*, Introduction, édition, notes et index de Joël BLANCHARD, Paris : Livre de Poche, 2001.

Conscient d'être un témoin privilégié de l'histoire et d'en être même un acteur, Philippe de Vigneulles observe à son tour les faits depuis sa « fenêtre », comme autant d'expériences dont il convient d'expliquer le capital à ses descendants. En 1519, au seuil de la vieillesse, c'est à ses petits-enfants dont la naissance est notée dans la dernière notice, qu'il adresse son ultime leçon de vie : en déclinant l'offre de devenir receveur de la cité, lui qui était parvenu au faîte de la fortune et de la notabilité, il leur rappelait le danger qu'il y avait à sortir de l'état dans lequel la naissance les avait placés.

La traduction est assortie de nombreuses notes critiques et historiques qui éclairent utilement la lecture du manuscrit, la culture de l'auteur et la compréhension de l'environnement messin et européen dans lequel a évolué Philippe de Vigneulles. Il est complété par un index des personnes et un index des lieux. Deux cartes, enfin, figurent les déplacements de l'auteur et la cité de Metz à son époque.

Isabelle Guyot-Bachy (Nancy)

Léonard DAUPHANT, René d'Anjou, prince en Lorraine. Espace, pouvoir et coutume entre France et Empire au xv^e siècle, Paris : Classiques Garnier, 2024 ; 744 p. ; broché : ISBN : 978-2-406-15989-6 ; 49 € ; relié : ISBN 978-2-406-15990-2 ; 98 €.

Sous ce titre dont la lecture du volume révèle le sens programmatique, Léonard Dauphant, maître de conférences en Histoire du Moyen Âge à l'Université de Lorraine (site de Metz), donne une version révisée du mémoire de son Habilitation à diriger les Recherches, soutenue en 2022 à l'Université Paris-Sorbonne, sous la garantie de la prof. Élisabeth Crouzet-Pavant. L'auteur s'est fait connaître par des publications remarquées : *Le royaume des quatre rivières. L'espace politique français (1380-1515)* paru en 2012 ; *Géographies : ce qu'ils savaient de la France, 1100-1600* (2018) ; *Images de France : Rêver la France de la Préhistoire à nos jours* (2022) et par la direction de l'ouvrage collectif *Metz 1500. Pouvoir et culture urbaine au temps de Philippe de Vigneulles* (2023).

La temporalité du livre est, au premier chef, fondée sur le principat de René d'Anjou comme duc de Bar (1430-1480), mais élargie aussitôt à l'étude au duché de Lorraine où le couple formé par René et Isabelle de Lorraine succède au duc Charles II en janvier 1431 jusqu'à la mort d'Isabelle en février 1453 et à la cession du gouvernement du duché lorrain à leur fils Jean II (1453-1470), puis à leurs petits-fils Nicolas (1470-1473) et René II (1473-1508). René, prince français issu d'une branche cadette des rois Valois, devient aussi, par une accumulation d'héritages, duc d'Anjou (1434-1480), comte de Provence (1434) et roi de Naples (1435).

L'ouvrage se compose de sept chapitres. Les deux premiers « scrutent les papiers », c.-à-d. analysent la construction des collections archivistiques des deux duchés (depuis l'époque médiévale jusqu'au début du XX^e siècle) et ses conséquences

historiographiques, puis (« En témoignage de vérité ») s'attachent aux usages de l'écrit tels que pratiqués dans les deux duchés de Lorraine et de Bar sous les ducs angevins. En troisième lieu (« De bien en mieux ») vient l'analyse du service du prince au sein d'une « monarchie composite » (terme qui semble emprunté à John H. Elliott) : étude des conseils, de l'hôtel, des conseillers et officiers. « Justice et coutume de pays » pèse les différents aspects d'une souveraineté « à géométrie variable », telle qu'elle s'exprime dans les différents usages judiciaires, et met en valeur, en particulier, le rôle de l'arbitrage. « Aimer, haïr, trahir » visite le rôle de l'État, mais aussi des pratiques coutumières dans la régulation de la violence, la pratique de la « faide » et les modes de résolution des conflits. Dans « Prendre et donner » sont étudiés les revenus domaniaux, la pratique fiscale et celle des engagères, le recours à l'emprunt. Le dernier chapitre (« Bons loherains, messins et Calabrais ») revient sur la « marquetterie » angevine et son évolution de René Ier à René II, revisite les rapports des ducs de Lorraine et de Bar à leurs voisins, au premier chef bourguignons et messins, propose enfin, au-dessus d'un paysage politique fragmenté, le concept de « princerie lorraine », revenant ainsi au mot clef du titre de l'ouvrage.

Suivent cinq annexes, dédiées notamment à une remise à jour de la liste des grands officiers des deux duchés de Bar et de Lorraine (lieutenants, gouverneurs, maréchaux, sénéchaux et baillis) pour la période 1424-1473, puis des dignitaires des hôtels de quatre ducs angevins, de 1419 à 1473.

La matière est foisonnante, appuyée sur une bibliographie considérable (près de 600 titres, dont 68 en langues étrangères, l'allemand dominant nettement) et sur des références solides en historiographie régionale (Alain Girardot, Christophe Rivière, cités chacun près de 50 fois) et en réflexions conceptuelle (Joseph Morsel, Thierry Dutour et surtout Duncan Hardy, *Associative Political Cultures in the Holy Roman Empire. Upper Germany, 1356-1521*, Oxford, 2018, cité à 30 reprises en notes infrapaginales). L'aspect comparatif n'est pas oublié avec le Palatinat de Henry J. Cohn et la constellation bourbonnaise d'Olivier Matteoni (cités chacun 22 fois), la Provence, le royaume napolitain, voire la Saxe ou la Bretagne... On pourra cependant regretter la place réduite laissée à la comparaison avec le duché de Luxembourg.

L'auteur entend rompre avec une historiographie le plus souvent défavorable à la personne des ducs et rois angevins de la seconde maison comme de leur mode de gouvernement. « Rêveurs, puérils, amateurs, malchanceux.... » : les épithètes négatives se sont accumulées chez les auteurs d'histoire régionale (l'Allemand Walter Mohr et le Français Alain Girardot faisant exception) et, au sein de la médiévistique nationale, jusqu'encore sous la plume de Jean Favier en 2008. Le mouvement s'est inversé chez les historiens de la Provence et de l'Anjou (Noël Coulet, Jean-Paul Boyer, Marie-Madeleine de Cévens, Thierry Pécourt), colloques et études s'étant multipliés pour assurer une relecture de l'histoire régionale et européenne de la seconde maison d'Anjou.

Léonard Dauphant décline le versant lorrain de ce retournement historiographique, mais entend aller plus loin : « Faisons le pari d'étudier la Lorraine comme un

laboratoire des formes alternatives du pouvoir princier ». L'auteur pose le constat que le courant historiographique français dédié à « la genèse médiévale de l'État moderne » vient buter, à l'Est de la Meuse, sur un modèle d'évolution politique très différent, celui du Saint-Empire : la région lorraine a sa propre culture, entre le royaume et l'Empire, celle d'une « princerie », obligée de composer avec la force de la coutume, la puissance de la noblesse et une conception de « sujétion conditionnelle ». Être prince en Lorraine au XV^e siècle, c'est construire un pouvoir ducal (double et de tonalités divergentes : Bar et Lorraine) dans une société féodale très divisée ; tenter d'unifier cette région (la Lorraine, au sens large) d'Entredeux, oscillant entre France et Empire, sans compter l'ombre de la puissance bourguignonne ; intégrer cette même région dans l'Europe angevine, héritée de la première maison d'Anjou...

L'ouvrage se révèle une mine de réflexions sur les évolutions de l'historiographie régionale, sur la compréhension des mécanismes politiques qui régissent, différemment, les deux duchés et, au sein de celui de Lorraine, sa partie germanophone ; sur une vision rééquilibrée de ce que la construction politique de la « princerie » des ducs lorrains doit aux influences françaises – indéniables – aux coutumes propres de la région - longtemps vue, en regard, comme un archaïsme – et à la longue intégration dans la culture du Saint-Empire, longtemps mal comprise et mal jugée par l'historiographie française et même lorraine : « L'idée d'un État originaire de France et se diffusant d'Ouest en Est n'est plus pertinente »...

Jean-Luc Fray (Clermont-Ferrand)

Léonard DAUPHANT (dir.), Metz 1500. Pouvoir et culture urbaine au temps de Philippe de Vigneulles, Villeneuve d'Ascq : Presses universitaires du Septentrion, 2023 ; 375 p. ; ISBN 978-2-7574-3986-9 ; 25 €.

Peu de villes françaises ont connu des chroniques médiévales¹. Mais Metz a produit entre 1430 et 1552 (date de son intégration dans le royaume de France) « au moins une quinzaine de chroniques... rédigées en français » (p. 165). Une telle production la rattache donc aux villes italiennes et autres villes d'Empire qui ont connu des chroniques tant individuelles que familiales ou encore collectives, commanditées par le magistrat urbain, même si Metz manque dans la collection *Die Chroniken der deutschen Städte vom 14. bis ins 16. Jahrhundert*². Un des auteurs de mémoires personnelles et d'une chronique urbaine était Philippe de Vigneulles [PV] (1471-1528), marchand d'origine modeste, proche des paraiges et écrivain, comme il s'intitulait lui-même, bien que sans formation littéraire.

L'ouvrage collectif sous rubrique se demande quels sont les apports de l'œuvre de PV à l'histoire messine. Pour commencer quatre courts chapitres introductifs

1 Cf. Peter JOHANEK, Einleitung, in: *Städtische Geschichtsschreibung im Spätmittelalter und in der Frühen Neuzeit*, éd. par Peter JOHANEK (Städteforschung, A.47), Köln/Weimar/Wien : Böhlau, 2000, p. VII-XIX, ici p. XIII. Le fait est confirmé par Léonard Dauphant dans sa conclusion (p. 337s.).

2 *Die Chroniken der deutschen Städte vom 14. bis ins 16. Jahrhundert*, éd. par Historische Kommission bei der Bayerischen Akademie der Wissenschaften, 37 vols., Leipzig etc. 1862-1969.

esquissent les intentions du livre, le système du pouvoir à Metz, le glossaire messin et la culture urbaine dont PV a su tirer profit. Ce dernier texte est un des derniers dus à la regrettée Mireille Chazan. Seize contributions sont ensuite divisées en cinq parties consacrées (1) à la société messine, (2) aux compétences linguistiques de PV, (3) à l'historiographie urbaine à Metz, (4) à la conscience politique de l'auteur, (5) à la ville de Metz vue par PV.

Dans la 1^{ère} partie, dont les contributions ne tiennent guère compte de l'œuvre de PV, Jean-Christophe Blanchard présente les armoiries visibles à son époque dans l'espace urbain, qu'il s'agisse de celles de la ville ou de celles de l'élite dirigeante, des paraiges. Hélène Schneider, s'appuyant davantage sur le *Journal* de Jean Aubrion, raconte le conflit entre la ville et le duc de Lorraine René II. Aurore Gasseau présente la bibliothèque du chanoine Arnoul Thierrri qui se distingue par les manuscrits littéraires et surtout les récits historiques médiévaux qu'elle contenait. Bruno Jané présente l'administration monétaire urbaine et le monnayage municipal que la ville a le droit d'émettre depuis le 14^e siècle. Les monnaies messines circulaient d'ailleurs dès le 13^e siècle au comté de Luxembourg.

Dans la 2^e partie Sylvie Bazin-Tacchella se penche sur le corpus textuel de PV pour en dégager les caractéristiques et les variantes linguistiques, alors que Jean-Charles Herbin analyse la Geste des Loherains que PV a mise en prose, c.-à-d. traduite de l'ancien français pour la sauvegarder, non sans utiliser certaines expressions archaïsantes. Nikolaus Ruge cherche à dégager de l'œuvre de PV des renseignements sur la frontière linguistique franco-allemande et sur des phénomènes de contact entre les deux parlers, pour conclure que, contrairement à ce que pensent certains spécialistes messins, PV n'était certainement pas bilingue.

La 3^e partie s'attaque à l'œuvre léguée par PV qu'il faut, selon Léonard Dauphant « considérer comme autodidacte, mais son œuvre historiographique est ambitieuse » (p. 166). Alain Cullière, auteur d'une traduction récente des *Mémoires* de PV³, dont une seule copie – ni initiale ni définitive – a survécu, en souligne le caractère autobiographique qui les distingue de la *Chronique*, la ville et le monde n'intervenant qu'au fur et à mesure que « l'âge et l'expérience enrichissent ses perceptions » (p. 171). Hanna Schäfer montre que le *Journal* de Jean Aubrion (~1440-1501), auquel elle vient de consacrer sa thèse de doctorat à Trèves, constitue bel et bien une des sources majeures de la *Chronique* de PV.

La 4^e partie analyse les positionnements politiques de PV qui, « partisan de l'ordre, (...) écrit pour la gloire de sa cité » (p. 202) et ne remet jamais en question le gouvernement des paraiges, « seigneurs de la cité » qu'il fréquente et de la protection desquels il jouit. Dominique Adrian montre l'abstention de PV en matière de politique intérieure de la cité, due peut-être au secret des institutions municipales, mais certainement aussi à son respect pour le gouvernement légitime et à l'horreur que lui inspirent des rébellions comme celle qu'il relate de Cologne

3 Philippe de Vigneulles, *Mémoires* (Traductions des classiques du Moyen Âge, 109), éd. par Alain CULLIÈRE, Paris : Honoré Champion, 2023; voir compte-rendu ci-dessus.

en 1512. Amélie Marineau-Pelletier analyse le « vocabulaire relatif à l'appartenance sociale des paraiges relevé dans la *Chronique* » (p. 220) de PV. Elle montre que les usages lexicaux de PV, destinés à désigner le groupe ou les membres individuels, « assimilent le système social et politique des paraiges à un mode reproduction fondé sur la filiation et l'hérédité » (p. 227) gommant une hétérogénéité sociale originelle. Antoine Lazzari qui a consacré sa thèse à Jacques Dex, auteur messin de la première moitié du 15^e siècle⁴, compare l'idée d'Empire chez les deux chroniqueurs qui tous les deux sont conscients du danger que court l'indépendance messine face au duché de Lorraine. Alors que la menace française est sujette à discussion, ces crises expliqueraient e. a. la multiplication de chroniques urbaines.

Dans la 5^e partie sont abordés plusieurs aspects de la vie urbaine à l'époque de PV. Les épidémies récurrentes sont analysées par Laurent Litzenburger qui en profite pour se pencher sur l'évolution démographique de Metz qui comptait 24000 habitants dans la décennie 1470-79 ainsi que sur la microhistoire de la famille de l'auteur ou encore sur les processions extraordinaires. Ce dernier sujet est repris par Philippe Martin qui en souligne le caractère identitaire et mémoriel urbain malgré la hiérarchie sociale que révèle l'ordre de marche dont il publie l'exemple de la procession du 11 juin 1522. Mylène Parisot étudie les fortifications médiévales telles qu'elles ressortent de la *Chronique* de PV, alors que Julien Trapp consacre sa contribution aux découvertes archéologiques évoquées par PV ou passées sous silence alors que certains vestiges d'époque romaine étaient encore visibles.

La conclusion un peu rapide de Léonard Dauphant évoque les questions ouvertes qu'il s'agira de poser encore à l'œuvre de Philippe de Vigneulles. Le volume traite en effet davantage et sous toute une ribambelle de perspectives de l'œuvre du chroniqueur replacée dans son cadre géographique et historique qui était la ville libre de Metz vers 1500, plutôt que de fournir une histoire de la ville à cette époque comme le suggère le titre.

Michel Pauly

Michael Jäckel (Hg.). Die alte Trierer Universität (1473-1798). Rückblicke anlässlich des 550-jährigen Gründungsjubiläums, Trier: Verlag für Geschichte und Kultur, 2023; 152 S.; ISBN 978-3-945768-32-7; 24,90 €.

Der von Michael Jäckel, damals Präsident der 1970 gegründeten neuen Universität Trier, herausgegebene Sammelband zur ersten Universität richtet sich an eine breite Öffentlichkeit, auch durch viele Abbildungen zur Verortung der alten Universität im heutigen Stadtbild. In einer „Zeitreise“ versuchen am Beginn Stephan Laux und Damien Tricoire Verständnis für die Epoche der Frühen Neuzeit zu wecken, für ihre ganz andere Lebenswirklichkeit ebenso wie für ihr heute ‚veraltetes‘ Wissenschaftsverständnis, das Forschung und Innovation noch gar nicht kennt. Sie plädieren für eine Beschäftigung mit Geschichte, die gerade solche Unterschiede zur

4 Voir résumé de sa thèse in *Hémecht*, 73/2 (2021), p. 220-223.

Gegenwart zum Thema macht. Aus der Sicht der historischen Sozialwissenschaft und der Neuen Kulturgeschichte spricht der Band dann viele Themen in allerdings unterschiedlicher Intensität an.

1473 eröffneten Magister und Studenten, Geistliche und Bürgerschaft die Trierer Universität, doch ohne den Erzbischof, wie Petra Schulte beschreibt. Als Landesherr hatte er die bereits 1455 von seinen Vorgängern erwirkte päpstliche Gründungserlaubnis an die Stadt verkauft und sah sich damit auch vom Unterhalt der Professoren durch kirchliche Pfründen entbunden. Die Universitätsstatuten von 1475 setzten die Stadt mit ihrer Universität in ein direktes Verhältnis zum Papst. Als 1559 die calvinistische Lehre des Olevianus viel Zulauf in der Stadt fand, bekräftigte der Erzbischof-Kurfürst, dass Trier keine Reichsstadt sei und nicht die Religionsfreiheit des Augsburger Friedens 1555 beanspruchen könne, und baute die Universität durch die Berufung und Finanzierung von Jesuiten als Professoren gründlich um. Rita Voltmer spricht von einer kräftigen jesuitisch-gegenreformatorischen Achse von den spanischen Niederlanden (die seit 1555 das Herzogtum Luxemburg einschlossen) bis zu den geistlichen Kurfürstentümern im Reich und ihren Nachbarländern. 1794 besetzten Truppen des revolutionären Frankreich Kurtrier; doch erst nach seiner Integration 1798 als „Département des Fôrets“ wurde französisches Recht angewandt. Stephan Laux behandelt die ‚nachgeholte‘ Schließung der Trierer Universität 1798, wobei die Gründe für die ersatzlose (!) Aufhebung aller Universitäten in Frankreich schon fünf Jahre zuvor nicht deutlich werden. Es sollte nämlich keine Privilegien mehr für Gruppen von Bürgern (wie die Universitätsprofessoren) geben angesichts der Gleichheit aller und des einheitlichen Willens der souverän gewordenen Nation; und das bisher Gelehrte sei überflüssig, wie etwa die Theologie im Zeichen des neuen Kults des „höchsten Wesens“.

Luxemburg kommt in diesem Sammelband nicht wirklich vor; aber er regt zu entsprechenden Fragen an. Hatte Trier wirklich das Handicap, als Universität eines kleinen Landes nur wenig Lehrende und Lernende von außerhalb anziehen zu können? Eine erste Stichprobe in den 1917 durch Leonhard Keil edierten matrikelartigen Aufzeichnungen der Artes-Fakultät von 1473 bis 1603 (inzwischen online) zeigt nämlich, dass die Trierer Universität um 1500 durchaus auch viele Studenten aus näher gelegenen Gebieten des Reichs anzog. Und zur Jesuiten-Universität kam man auch aus Brüssel, Lüttich, Verdun, Dijon und immer wieder auch aus Luxemburg, selbst kleineren Orten dort (Bauschelt, Eech). Nach der Auflösung der Trierer Universität 1798 wurde der daraus entstandene Mangel durchaus empfunden. Napoleon schuf nach ‚seinem‘ Code Napoléon von 1803/04 (der heute noch die Grundlage des Zivilrechts in Luxemburg bildet) einen ‚Ersatz‘ für die doch nicht überflüssigen Rechtsfakultäten. Im Kaiserreich entstanden 1806 mehr als ein Dutzend ‚Écoles de droit‘, darunter im deutschen Sprachraum eine in Koblenz. Hier wirkten zwei zuvor in Trier Lehrende, beide 1756 geboren, der Professor für Römisches Recht Joseph Anton Schmitt, der zugleich kurfürstlicher Rat gewesen war, und der Hilfsprofessor Johann Peter Schwarz, ein Priester, der in Trier außer Mathematik ebenfalls Römisches Recht gelehrt hatte und dessen Lehre in Koblenz lateinisch fortsetzte. Die Rechtsschule zog sehr viele Studierende aus dem luxemburgischen ‚Wälderdepartement‘ an, wie Luitwin Mallmann 1987 feststellte (S. 133f, 145f. und

120f. mit Statistik S. 186), denn gerade ihnen öffnete es den Weg zur Anstellung als Juristen (während Rheinländern ein Ausweichen auf die andere Rheinseite wohl leichter fiel).

Stefan Fisch (Speyer)

Alex BODRY / André BIGELBACH, Jean Fohrmann. Lebenserinnerungen. Eng Diddelenger Biografie, Diddeleng 2023, 143 Seiten, ISBN 978-2-919908-21-9; 23 €.

Die „Lëtzebuerger Sozialistesche Aarbechterpartei“ (LSAP) ist in Luxemburg die einzige Partei, die sich systematischer mit ihrer Geschichte befasst. Seit ihrer Entstehung 1902 erschienen eine Anzahl historischer Abhandlungen zur Partei und ihren herausragenden Persönlichkeiten. Im Vergleich dazu nimmt sich der Publikationseifer im Umkreis anderer großer Parteien wie der „Chrëschtlech-Sozial Vollékspartei“ (CSV) oder der „Demokratesch Partei“ (DP) eher bescheiden aus, gar nicht zu reden von den kleineren Parteien, von denen nur noch die „Kommunistische Partei“ (KPL) ihre Parteigeschichte etwas mehr pflegt. Die stärkere Neigung, den Werdegang der Partei und ihrer Protagonist:innen zu pflegen, erklärt sich u. a. aus der stärkeren – wenn auch wie bei anderen Parteien im Niedergang befindlichen – Ausprägung der LSAP als Teil einer institutionalisierten Arbeiterbewegung, die sich lange Zeit mit dem Dreigestirn Partei, Gewerkschaft (Onofhängege Gewerkschaftsbond Lëtzebuerg, OGBL) und Tageszeitung (*Escher Tageblatt*) identifizierte.

Der ehemalige Minister, Abgeordnete, Staatsrat und Düdelinger Bürgermeister Alex Bodry und sein Cousin, der Tierarzt André Bigelbach, haben 2023 eine, wie es im Untertitel des Buches heißt, „Biografie“ zu ihrem Großvater, dem sozialistischen Gewerkschaftler und Politiker Jean/Jängi Fohrmann (1904-1973) publiziert. De facto handelt es sich um eine Sammlung von Texten unterschiedlicher Machart, wobei zwei zentrale Kapitel das Buch prägen. Das erste, unter dem Titel „Erënnerungen“, enthält in der Tat auf fast 60 Seiten Fohrmanns Memoiren,¹ die die Zeit von seiner Kindheit in bescheidenen Verhältnissen bis zur Evakuierung bei Beginn des Zweiten Weltkriegs abdecken, sowie eine kurze Darstellung von Fohrmanns Werdegang in der Kriegszeit durch die Autoren und Auszüge aus seinem in der Nachkriegszeit publizierten „Tatsachenbericht“ zu seiner Inhaftierung im nationalsozialistischen Konzentrationslager Groß-Rosen. Das zweite Kapitel besteht aus einer 35 Seiten langen, von den Autoren verfassten Vita Jängi Fohrmanns. Die Originaltexte von Fohrmann sind, so wie es früher in Luxemburg gängig war, auf Deutsch geschrieben; die von Bodry und Bigelbach verfassten Kapitel auf Luxemburgisch. Der Band wurde mit zahlreichen, geschichtlich interessanten und oft noch unbekannten Fotos illustriert, die größtenteils aus dem Familienbesitz stammen.

1 Diese „Lebenserinnerungen“ wurden bereits in geraffter Form veröffentlicht: WEHENKEL, Henri, Jean Fohrmann (1904-1973), in: Radioscopie d'un journal. Tageblatt (1913-2013), hg. von Denis SCUTO, Yves STEICHEN und Paul LESCH, Esch-Alzette 2013, S. 204-212.

Lohnt es sich, Fohrmann kennenzulernen? Auf der Rückseite des Buches heißt es, 50 Jahre nach seinem Ableben sei *d'Zäit komm, fir seng aussergewéinlech Liewensgeschichte engem breede Public virzestellen*. In der Tat gibt sein Lebensweg einiges her. Wie die beiden Autoren unterstreichen, stand Fohrmann stellvertretend für eine Generation, deren Welt vom Sozialismus Luxemburger Machart geprägt war: Spätestens seit der Abspaltung der KPL 1921 war dieser immer stärker reformistisch angelegt. Fohrmanns Lebensweg und seine eigenen politischen Positionierungen waren gekennzeichnet von den ideologischen Auseinandersetzungen dieser Ära, den internationalen Entwicklungen in Gestalt zweier Weltkriege, der Erfahrung von Umsiedlung und Konzentrationslager unter dem Nazi-Regime und der Europäischen Konstruktion.

Mit seinen Lebenserinnerungen gab er der Leserschaft einen oft mit Humor und Ironie gespickten Einblick nicht nur in das Leben der kleinen Leute in Düdelingen, sondern auch in sein „Making of“ als Politiker. Zunächst beeinflussten ihn große Ereignisse wie der Hüttenarbeiterstreik von 1917 oder der Märzstreik von 1921 sowie seine Kontakte mit Gewerkschaftlern wie Nic. Bieber. Als einfacher Schlosser in der Stahlindustrie erhielt er durch seine Gewerkschaft, damals noch der „Berg- und Metallindustriearbeiter-Verband (LBMIIV), die Chance, die Brüsseler „Arbeiterhochschule“ zu besuchen. Daran schloss die berufliche Aktivität in verschiedenen Gewerkschaftsbereichen an, wie etwa in der Verbandszentrale, als Sekretär der Rümelinger Sektion oder als Leiter der Düdelinger Lebensmittelkooperative. Die Gewerkschaft fungierte nicht nur als berufliche und politische Förderin, sondern bildete einen Lebensrahmen. In der Gewerkschaft fand er seine Ehefrau, organisierte er Theaterabende (zu denen er sogar manchmal die Texte schrieb) und betätigte sich als Chorsänger.

Ein überaus faszinierender, weil sehr widersprüchlicher Aspekt ist Fohrmanns Haltung zur Kirche. Als Mitglied des Freidenkerbundes war es für ihn (und seine Partnerin Catherine Schumacher) undenkbar, sich kirchlich trauen zu lassen und seine Kinder taufen zu lassen – im Luxemburg der 1920er Jahre ein recht kühnes Verhalten, das sich in der Arbeiterbewegung nicht wirklich durchsetzen sollte. Dennoch war er durchaus gut Freund mit kirchlichen Würdenträgern, wie einige Buchpassagen und Fotos belegen. Er bekämpfte auch keineswegs die in den 1930ern entstehende Allianz des Luxemburger Arbeitervereins (LAV), in dem er aktives Mitglied war, mit der christlichen Gewerkschaft, an deren Höhepunkt die große gemeinsame Kundgebung für ein Kollektivvertragsgesetz vom 12. Januar 1936 stand.

Interessante Aspekte wie dieser werden in dieser Veröffentlichung jedoch nur angerissen. Fohrmann selbst hielt sich zu schwierigen Themen bedeckt, so zum Beispiel zum Umgang seiner Partei mit dem Ausschluss des kommunistischen Gewählten Zénon Bernard aus dem Parlament 1934, oder auch zu den tieferen Gründen für die Spaltung der LSAP 1969/70. Auch die von ihm und Michel Hack geführten Verhandlungen mit den NS-Verantwortlichen zu Beginn des Zweiten Weltkriegs, um den Stellenabbau beim gleichgeschalteten *Tageblatt* zu verhindern, werden nur knapp erwähnt.²

2 Ausführlicher dazu: FAYOT, Ben, Sozialismus in Luxemburg. Bd. 2: Von 1940 bis zu Beginn der achtziger Jahre, Esch-Alzette 1989, S. 15-18; ARTUSO, Vincent, Un journal antifasciste au service du nazisme,

Dass Fohrmann anders als sein Düdeler Parteikollege Nic. Biever oder seine Gewerkschaftskollegen Pierre und Antoine Krier nie als Minister in eine Regierung eintrat, ist eine bemerkenswerte Tatsache, für die auch dieses Buch keine Erklärung liefert. Verwunderlich ist dies nicht nur angesichts seines lebenslangen Einsatzes für Gewerkschaft und Partei, sondern auch seines ab den 1930ern stets guten Abschneidens bei Wahlen. Aber er blieb stets in der zweiten Reihe, und statt eines Ministeramts wurde er nach dem Zweiten Weltkrieg Bürgermeister in Düdelingen und später Direktor des *Tageblatt* – dort scheint er aber eher Verwalter denn Innovator gewesen zu sein. Anschließend wurde er als Luxemburger Gewerkschaftsvertreter in die Europäischen Institutionen berufen.

Die Autoren des Buches geben an, dass das Manuskript der „Lebenserinnerungen“ an manchen Stellen gekürzt wurde, wir erfahren aber nicht, aus welchen Gründen. Ebenfalls haben sie darauf verzichtet, Fohrmanns Memoiren mit Erklärungen und Kommentaren zu versehen. Der hohe Stellenwert, der Fohrmanns unumwundenem und stellenweise selbstkritischem KZ-Bericht im Vergleich zur sonstigen, häufig von Pathos und Nationalismus geprägten KZ-Literatur zukommt, wird nicht dargelegt, ebenso wenig wie Fohrmanns kritische Haltung zum Luxemburger Entschädigungsgesetz in seinen parlamentarischen Interventionen, die ihn von den meisten anderen Abgeordneten abhob.³ Weit stärker betont wird dagegen das kommunale Engagement des Politikers – Fohrmanns eigentliche Erfolgstory, wie seine 19-jährige Amtszeit belegt.

Renée Wagener

Corina Ciocârlie, *Rouge fantôme*. Mersch: capybarabooks, 2024, 116 S.; ISBN 978-99959-43-55-4; 25€.

Die Idee von „Rouge fantôme“ ist eine historische Schnitzeljagd rund um eine verschwundene Frauenstatue, die sich seit den ersten Jahren des 20. Jahrhunderts auf dem Gelände eines bedeutenden Cafés für italienische Migrant*innen in Düdelingen befand und bereits weit vor der Zerstörung des Cafés Anfang der 1970er Jahre auf mysteriöse Weise verschwand. Dabei führt die Spurensuche die Leser*innen in die Geschichte Düdelingens, die der italienischen Migration und teilweise sogar in die Geschichte luxemburgischer und anderer Frauenstatuen ein.

Corina Ciocârlie beschreibt die Statue im Garten des Café Rossi als Attraktion, um die Gruppen- und Familienfotos gemacht wurden. Der erste Eindruck lässt also vermuten, dass das Buch, die Geschichte der italienischen Migration in Düdelingen anhand von Gegenständen, wie Fotos und der Frauenstatue verfolgt. So wird gleich nach einer

in: Radioscopie d'un journal (Anm. 1), S. 163-172; WEHENKEL, Henri, Le naufrage d'un syndicaliste. Jean Comes, in: Entre chien et loup, Luxembourg 2007, S. 219-236.

3 Zu beiden Punkten: WAGENER, Renée, Emanzipation und Antisemitismus. Die jüdische Minderheit in Luxemburg vom 19. bis zum beginnenden 21. Jahrhundert (Studien zum Antisemitismus in Europa, 16), Berlin 2022, S. 544f.; 577f.

Einführung zum Café Rossi, das sich direkt beim Stahlwerk der ARBED befand, auf die bekannteste luxemburgische Frauenstatue, die Gëlle Fra, eingegangen. Auch sie war 41 Jahre lang verschwunden, nachdem sie von den Nazis abgerissen worden war. Nach einer Abhandlung dieser und anderer Frauenstatuen geht die Autorin auf die Fotografiegeschichte in Düdelingen und das Studio des italienisch-luxemburgischen Fotografen Umberto Cappelari und des Malers Dominique Lang ein, das sich im Umfeld des Cafés befand. Auch die religiöse und weltliche Ikonographie der Region sowie die Geschichte „Kleinitaliens“ in Düdelingen werden in mehreren Kapiteln behandelt. Nach einem nachvollziehbaren Einstieg erweitern sich die konzentrischen Kreise, wie sie die Autorin in der Einleitung bezeichnet, immer weiter: Es finden sich Kapitel über Bierbrauereien, Autos, andere Cafés in Düdelingen, italienische und andere Migrationsgruppen, italienische Musikkapellen und Fußballclubs und auch auf zuvor schon behandelte Themen und die Gendergeschichte des Minetts wird immer wieder eingegangen. Die Geschichte der Frauenstatuen führt die Leser*innen bis zur Freiheitsstatue und darüber hinaus sogar zur Emigration nach Nordamerika und zum kulturellen Einfluss des Halbkontinents. Am Ende des Buches werden all die behandelten Frauenstatuen als Familie dargestellt, was sich auch in einer graphischen Ausarbeitung wiederfindet. Prinzipiell ist das Buch auf Französisch geschrieben, doch direkte Zitate finden sich auch auf Deutsch, Luxemburgisch und Italienisch.

Klar ist, dass sich „Rouge fantôme“ von anderen Büchern über die italienische Migration oder die Objektgeschichte stark unterscheidet. Die Idee, das Buch als Schnitzeljagd zu gestalten, gibt der Autorin größere Freiheiten und eröffnet ihr die Möglichkeit, auch unerwartete Terrains zu betreten. Denn mit diesem Werk gelingt es der Autorin, verschiedene historiographische Bereiche miteinander zu verbinden. Durch die Linse der Migrationsgeschichte betrachtet sie nicht nur die in Luxemburg wohnenden Italiener*innen, sondern auch Portugies*innen. Auf die Frage von Vorurteilen und Rassismus in Printmedien und der Bevölkerung wird in zwei Kapiteln ebenso eingegangen. Migrations- und populäre Kunstgeschichte werden über die Fotografie verbunden, spielte zweitens doch eine große Rolle für Migrant*innen des 20. Jahrhunderts, als verbindendes Element zu den in der Heimat Gebliebenen, als Erinnerungsstücke und auch im administrativen Bereich. Wie nicht anders zu erwarten, beinhaltet ein solches Buch auch viele Fotografien als Anschauungsmaterial. Die Abhandlungen über Frauenstatuen und architektonische wie anderwärtige Ikonographie und Symbolgeschichte führen das Werk auch zur Gender- und Frauengeschichte. Dabei wird auf die Auslassung der Frauen in der luxemburgischen Historiographie hingewiesen. Ein sehr wichtiger Punkt.

Hinter dem Werk „Rouge fantôme“ steht eine sehr anregende Idee; eine Spurensuche nach einer verschwundenen Statue, die in der Populärgeschichte Luxemburgs eine gewisse Rolle gespielt zu haben scheint. Diese Idee und die ansprechende Gestaltung des Buches beflügeln gleich beim ersten Lesen die Fantasie der Leser*innen. Auch der schriftstellerische Stil ist inspirierend. Das umfangreiche Bildmaterial dient ebenso exzellent der Anschauung. Jedoch sind die Familien- und Gruppenfotos, die um die verschwundene Frauenstatue angeordnet sind, manchmal so ins Buch eingearbeitet, dass man die Statue, die Hauptprotagonistin, kaum sieht.

Leider wird bei der Präsentation der Themen der rote Faden oft genug nicht aufgenommen, oder es werden die konzentrischen Kreise zu weit ausgeweitet. Es macht zwar zum Beispiel Sinn, in einem Buch über Migration über Autos zu schreiben, was diese aber mit der Frauenstatue im Café Rossi zu tun haben, bleibt unklar. Ähnlich ist es mit den Kapiteln über die italienischen Musikkapellen und Fußballclubs. Auch wenn die Familie Rossi Verwandte hatte, die in den USA lebten, erschließt sich der Konnex zu den beiden Kapiteln über die Verbindung zwischen Luxemburg und Amerika nicht ganz. Das Cover und das Inlay lassen vermuten, dass auch den Geschichten der Personen auf den Fotos nachgegangen wird, was Großteils leider nicht der Fall ist. Das Schlusskapitel geht zwar wieder auf die verschwundene Frauenstatue ein, allerdings fehlt hier meines Erachtens der auflösende Moment oder eine Art Zusammenfassung, die auf mögliche Lösungen des Rätsels hinweist.

Julia Harnoncourt

The Persecution and Murder of the European Jews by Nazi Germany, 1933–1945.

Vol. 5: Katja HAPPE / Michael MAYER / Maja PEERS (ed.), Western and Northern Europe 1940–June 1942, Berlin: De Gruyter, 2021; ISBN: 978-3110-6833-32; hard cover 59,95 €; <https://doi.org/10.1515/9783110687699>.

Vol. 12: Katja HAPPE / Barbara LAMBAUER / Clemens MAIER-WOLTHAUSEN (ed.), Western and Northern Europe June 1942–1945, Berlin: De Gruyter, 2022; ISBN: 978-3110-6833-25; hard cover 59,95 €; <https://doi.org/10.1515/9783110687736>.

Seit 2019 ist das Leibniz-Institut für Zeitgeschichte dabei, gemeinsam mit Yad Vashem, dem Deutschen Bundesarchiv, der Albert Ludwig Universität Freiburg und der Freien Universität Berlin eine englischsprachige Ausgabe der Reihe *Die Verfolgung und Ermordung der europäischen Juden durch das nationalsozialistische Deutschland 1933–1945* herauszugeben. Die deutsche Originalausgabe erschien zwischen 2008 und 2021. Es handelt sich um eine 16-bändige Dokumentensammlung, die eine breite Auswahl von Primärquellen zum Holocaust aus den Jahre 1933–1945, chronologisch präsentiert und kommentiert. Für die englische Ausgabe wurden Texte aus 21 Sprachen ins Englische übersetzt. Zurzeit sind sieben der geplanten sechzehn Bände erschienen. Die Bände 5 und 12 thematisieren den Holocaust in West- und Nordeuropa und umfassen Luxemburg, worauf die folgende Rezension sich hauptsächlich fokussieren wird.

Band 5 befasst sich mit West- und Nordeuropa (Niederlande, Belgien, Luxemburg, Frankreich, Norwegen) von 1940 bis Mitte 1942. Anhand von über 300 Dokumenten, wird die schrittweise Ausgrenzung, Entrechtung und Enteignung der jüdischen Bevölkerung nachgezeichnet. Band 12 behandelt West- und Nordeuropa in der Zeit von Mitte 1942 bis 1945 und dokumentiert die systematische Deportation und Ermordung der Juden aus diesen Gebieten. Beide Bände, jeweils über 900 Seiten, beinhalten eine Einleitung und Kontextualisierung, sowie hunderte übersetzte

und kommentierte Primärquellen, ein Glossar, eine vergleichende Chronologie der jeweiligen Gebiete, ein Abkürzungsverzeichnis, eine Auflistung der Archive, Quellen und Sekundärliteratur, einen Index sowie Kartenmaterial. Diese vielen verschiedenen Tools helfen beim Lesen ungemein und bieten vielfältige Zugänge zu einem komplexen Thema. Um die jeweilige national-spezifische Geschichte zu untermalen, sind die Dokumente nach den einzelnen Ländern unterteilt. Sie beinhalten jedoch auch Hinweise auf verbindende und übergeordnete Themen.

Die größte Stärke der Reihe ist ohne Zweifel die Multiperspektivität der Primärquellen: offizielle Dokumente, private Briefe, Tagebucheinträge, legale Texte, Zeitungsartikel und Berichte berücksichtigen sowohl die Handlungen der Täter (Nationalsozialisten und Kollaborateure) wie auch die Reaktionen der jüdischen BürgerInnen. Sie zeichnen sowohl den Alltag unter dem NS-Regime nach als auch die Mechanismen der Vertreibung und Verfolgung. Insgesamt geben die Einleitungstexte, sowie die erklärenden Fußnoten zu den jeweiligen Dokumenten, den LeserInnen einen guten Kontext, um die historischen Quellen zu verstehen und einzuordnen. Die meisten Dokumente wurden zum ersten Mal ins Englische übersetzt. Ein wichtiger Teil der west- und nordeuropäischen Geschichte des Zweiten Weltkrieges wird so einer breiteren, internationalen Leserschaft zugänglich gemacht.

In den Einleitungstexten der beiden Bände zu Luxemburg fallen allerdings markante Lücken im Forschungsstand auf. Publikationen, u. a. von Denis Scuto oder Mil Lorang, wurden nicht berücksichtigt. So ist z. B. die Zahl der deportierten Juden und Jüdinnen des ersten Transportes aus Luxemburg nach Litzmannstadt am 16. Oktober 1941 falsch – es waren 323 Menschen betroffen und nicht 331 (Band 5, S. 58). Hier hätte die Berücksichtigung des Forschungsstandes Abhilfe geleistet, u. a. mit Mil Lorangs *Luxemburg im Schatten der Shoah* von 2019. Noch viel unverständlicher ist, dass die Veröffentlichungen des Historikers Vincent Artuso von 2013 bis 2015 zur Haltung der Exilregierung und der Verwaltungskommission in Bezug auf die Verfolgung der Juden und Jüdinnen durch das NS-Regime, nicht mit einbezogen wurden, obwohl andere Forschungsbeiträge aus diesem Zeitraum sehr wohl berücksichtigt wurden. In der Bibliografie der beiden Bände sucht man vergebens den maßgebenden Bericht von Artuso, *La „question juive“ au Luxembourg (1933-1941). L'État luxembourgeois face aux persécutions antisémites nazies* von 2015. So wird die luxemburgische Kollaboration der Verwaltungskommission und anderer Beamter in Bezug auf die „Judenpolitik“ der NS-Besatzer nicht thematisiert.

Der Luxemburger Teil beider Bände umfasst insgesamt 42 Dokumente. Neben einigen Zeitungsartikeln, werden vor allem Dokumente aus den Beständen des Chefs der Zivilverwaltung sowie des jüdischen Konsistoriums gezeigt, die aus dem Nationalarchiv stammen. Die vielen offiziellen und administrativen Dokumente verdeutlichen die schrittweise Verfolgung der jüdischen BürgerInnen Luxemburgs. Allein die drei antijüdischen Verordnungen vom 5. September 1940 zeigen wie schnell die Ausgrenzung und Enteignung die als Juden und Jüdinnen bezeichneten Menschen traf: Mit der Einführung der Nürnberger Rassengesetze durften sie keine Ehen/Beziehungen mehr zu „Nicht-Juden“ eingehen, sie durften nicht mehr frei über

ihr Vermögen verfügen und durften nicht mehr im öffentlichen Dienst arbeiten (Band 5, Dokumente 199-201). Mitteilungen des israelitischen Konsistoriums verdeutlichen, dass das offizielle Organ der jüdischen Gemeinschaft die verheerenden Maßnahmen der nationalsozialistischen Verfolgungspolitik an ihre Mitglieder weiterleiten musste, so u. a. die bevorstehenden Deportationen nach Osten (Band 5, Dokumente 214-215).

Briefe und Berichte von betroffenen Opfern der jüdischen Gemeinschaft bieten zusätzlich eine sehr persönliche Perspektive der Geschehnisse. Die Briefe und Berichte des Ehepaars Selma und Hugo Heumann z. B. beschreiben die Deportation ins Ghetto Theresienstadt (Band 12, Dokumente 232-233).

Allerdings fehlen Dokumente, die die luxemburgische Kollaboration thematisieren, wie u. a. die, auf Anweisung der deutschen Zivilverwaltung von luxemburgischen Beamten erstellten Listen jüdischer SchülerInnen im September 1940, um nur ein Beispiel zu nennen.

Insgesamt sind die englischen Bände (und die gesamte Reihe) ein wichtiges Fundament der Holocaust Studies. Unzählige Primärquellen zur Geschichte des Holocaust in West- und Nordeuropa werden einem weiten englischsprachigen Publikum zugänglich gemacht, was für den internationalen Austausch und die Weiterentwicklung der Forschung grundlegend ist. Allerdings weisen zumindest die Beiträge zu Luxemburg signifikante Lücken auf. Die Quellensammlung ist zwar relevant, aber sie enthält den internationalen LeserInnen wichtige Erkenntnisse der rezenten luxemburgischen Geschichtsschreibung vor.

Elisabeth Hoffmann

Sabine VANDERMEULEN (dir.), Les batailles de l'Ardenne. Guide illustré, La Roche-en-Ardenne : Fédération touristique du Luxembourg belge ASBL, 2023, 200 p. ; sans ISBN ; distribution gratuite dans les musées partenaires.

Sur une idée du ministre wallon en charge du tourisme, les fédérations touristiques des provinces belges de Liège, de Namur et du Luxembourg ainsi que l'office régional du tourisme des Ardennes luxembourgeoises offrent à un lectorat historiophile un guide de poche richement illustré à double vocation : « *De la mémoire au tourisme* » (p. 4). À destination d'un public large, le livret est disponible gratuitement auprès des musées-partenaires ayant contribué à sa réalisation ou étant cités comme étapes de mémoire.

Il apparaît donc clairement que cet ouvrage n'est point une monographie académique, mais bien un guide aux adeptes des sorties dominicales en Jeep « *Willys MB* » et aux randonneurs en vadrouille historique. D'où ce mélange réussi entre textes explicatifs, lignes de temps et photos mises en valeur.

Le guide porte un titre emblématique « *Les Batailles de l'Ardenne* ». Les Ardennes, un milieu tactique semé de haies et de conifères, sillonné de rivières qui débordent et

d'un terrain vallonné aux couloirs de mobilité éparses, furent depuis le 19^e siècle, un terrain de rencontre militaire entre les Français et leur « *Erbfeind* » allemand. Ce massif conifère, qui s'étend sur la Belgique, le Grand-Duché de Luxembourg et la France, doté d'obstacles de taille, dont notamment la Meuse et la Sûre, constituait un terrain-clef qui conditionnait l'avancée de l'armée allemande marchant alors en 1940 comme en 1944, soit en direction de la capitale parisienne, pour couronner la percée militaire par un succès politique, soit en direction des métropoles estuaires, dont Anvers, pour couper l'ennemi de ses lignes de communication. L'invasion de 1940 et l'offensive de Rundstedt de 1944 confirment donc d'emblée l'importance de ce champ de bataille au cœur de l'Europe de l'Ouest, positionné entre d'importants obstacles naturels qui sapent et ralentissent toute manœuvre militaire : faire la guerre en Ardenne, c'est faire la guerre des carrefours, des ponts et des points de passage. Le titre de l'ouvrage est donc savamment choisi. En effet, bien que les livres spécialisés sur la Seconde Guerre mondiale soient pléthoriques, rares sont les publications qui rassemblent, dans un même ouvrage, les deux opérations militaires, à savoir celle du 10 mai 1940 et de décembre 1944. Ce guide s'y est essayé.

L'ouvrage commence avec une brève remise en contexte et brosse un tableau sommaire de la situation politico-militaire qui régnait le lendemain de la Première Guerre mondiale (p. 12-25). À la suite de l'armistice, si ardemment souhaitée après la hécatombe vécue dans les tranchées creusant les champs des Flandres, mais si lourdement imposée avec le traité de Versailles, l'Europe vacilla entre le souhait d'une paix plus durable et un grincement des dents du côté des vaincus, soupirant alors sous le triple joug des concessions territoriales, de la réduction de ses effectifs militaires et enfin du paiement de lourdes réparations. La Belgique et le Luxembourg, meurtris par une guerre mondiale dont les motivations n'avaient pas été les leurs, cherchaient leur place dans le concert des grandes puissances. Quelques concepts stratégiques sont également étayés dans cette première partie avant de céder la place à un comprimé historique très réussi : « *La montée en péril* » (p. 18-21), suivi de la section « *Les plans militaires* » (p. 22-25), opposant le plan « *Dyle-Breda* » au « *Fall Gelb* » moyennant une carte récapitulative (p. 22-23).

Alors que les officiers allemands furent en quête d'une nouvelle doctrine qui offrirait une solution opérationnelle aux paris politiques hitlériens moyennant un pari tactique, la Belgique changea de cap avec la création de nouvelles unités, dont les « *gardes-frontière* » (p. 14) sur bicyclette ainsi que les Chasseurs Ardennais. Ces derniers devaient mener un combat retardeur dans les impénétrables de l'Ardenne « *pour aider au déploiement des unités françaises* » (p. 15) et britanniques dont les gouvernements agissaient comme garants de cette neutralité armée. Le deuxième chapitre du guide, explorant « *les traces des Chasseurs Ardennais* » (p. 35-73), leur est dédié. Compte tenu du volume de cette partie (18% du nombre total des pages), cette partie occupe une place centrale au sein du guide alors que le choix de certains sujets abordés, dont l'histoire des logements militaires (p. 48-49), ne contribue pas à une meilleure compréhension de la situation tactique en mai 1940. Enfin, les combats évoqués par la suite retracent uniquement le destin du « *groupe K* », excluant donc à dessein la situation dans d'autres secteurs, tenus par d'autres unités, voire par l'ennemi. Or, en bousculant les forces alliées avec une offensive interarmes, reposant sur une alliance entre les chars,

en fer de lance, les aviateurs en piquet et les moyens de communication intra-unités poussés, les commandants allemands intrépides forcèrent leur chemin vers la côte.

Ces deux premiers chapitres de l'ouvrage préparent le terrain au troisième et dernier acte, dédié à la « *Battle of the Bulge* » de 1944-45.

Orchestrée dans le déni de l'OKW allemand et mise en œuvre comme un dernier va-tout, la bataille des Ardennes devrait être une grande réédition du « *Fall Gelb* » néanmoins exécutée dans de toutes autres conditions. En dépit de son titre prometteur, le livret ne réussit cependant pas à établir ce lien historique entre les deux batailles emblématiques, à l'exception de la carte récapitulative en préface (p. 4).

Après un bref exposé de l'ordre de bataille, le guide touristique propose une série de circuits en lien avec la thématique, qui ne retracent pourtant pas les couloirs de manœuvre d'antan, mais qui proposent de découvrir la contrée belgo-luxembourgeoise sous un prisme historique. Comme dans les parties précédentes, cette approche didactique très réussie est complétée par des frises de temps ainsi que des pages récapitulatives et des anecdotes, reliant ainsi la grande histoire à la petite histoire. S'y ajoutent de nombreuses cartes soignées qui constituent sans aucun doute une prouesse de l'ouvrage et qui traduisent à un public-cible non militaire couloirs de mobilité, transversales et axes d'attaque.

Or, malgré un récit très digeste, il convient cependant de mentionner quelques simplifications historiques qui peuvent prêter à confusion. Une nomenclature militaire spécifique parfois mal-employée (p.ex. « *ligne de repli* » pour « *chemin de repli* »), l'omission des dates de parachutages de ravitaillement et des conclusions parfois hâtives ou trop généralisées peuvent ôter la profondeur historique à quelques récits proposés.

Le guide se clôture par une liste très complète des musées et des circuits qui sillonnent les Ardennes belgo-luxembourgeoises. Quelques propositions d'herbergements thématiques précèdent enfin les données de contact des associations et des cercles d'étude les plus notables, offrant également des visites guidées et des tours en jeep aux intéressés.

L'ouvrage offre donc un comprimé riche en images, en cartes et en impressions de deux batailles ayant marqué les Ardennes de manière durable. Terrain de rencontre d'ennemis historiques et lieux d'affrontement de groupes tactiques interarmes, les Ardennes devinrent à plusieurs reprises le témoin silencieux de cataclysmes mécanisés, forçant leur chemin de violence à travers les massifs forestiers.

De par sa nature sous le double forceps du souci d'être concis et complet sans pour autant ennuyer son lecteur, le livret richement illustré est un compromis entre le récit de mémoire et le guide touristique. En faisant abstraction de quelques *lapsi historiae*, l'ouvrage constitue donc le compagnon idoine lors d'une future randonnée à travers la contrée ardennaise.

Noëlle Manoni

Pascal SEIL (Hg.), Pir Kremer - ZesummegePIKtes - Fir dem Auteur säin 100. Gebuertsdag - e Réckbléck op Liewen a Wierk (Katalog mat CD), Lëtzebuerg: Centre national de littérature, 2019; 143 S.; ISBN 978-2-919903-76-4; vergraff.

Och wann d'Publikatioun vum Pascal Seil sengem Portrait vum Pir Kremer (1919-2000) sengem Liewen a Wierk schonn e puer Joer zrëckläit, ass et gerechtfäerdeg, hir e Kommentar an dësem Kontext ze widmen. Et handelt sech hei ëm de Katalog zur Ausstellung, déi de Pascal Seil am Mierscher Kulturhaus ulässlech vum Pir Kremer sengem 100. Gebuertsdag vum Dezember 2019 bis Mäerz 2020 koordinéiert huet. Dëst Buch ass entstanen duerch eng Zesummenaarbecht vum Centre national de littérature, dem Centre national de l'audiovisuel, dem Mierscher Kulturhaus an RTL. Se bréngt déi literaturhistoresch a literaturwëssenschaftlech Aarbecht vum Pascal Seil zesumme mat uspriechem Bild- an Tounmaterial, sou wéi Interviewe mat Zäitzeien, déi de Fränk Grotz fir RTL geféiert huet. D'Buch ass begleet vun enger CD, déi eng variéiert Zesummestellung vun Opname vum Pir Kremer sengem Wierk an enger Selektioun vun Hommagen a Bespriecheunge presentéiert, zesummegeallt vum Claude Mangel vum Mierscher Kulturhaus an opbereet vum Philippe Merges vum CNA. Dem Seil säi Kommentar baséiert op der Opschaffung vum Kremer sengem extensiven Hannerlooss vu Manuskripten, Bicher a perséinlechen Dokumenter, deen d'Famill dem CNL uvertraut huet. En ass grëndlech, affilsam an agreabel ze liesen. Et géllt dem Seil duerch seng sensibel Duerstellung vum Kremer seng Liewensëmstänn, senger professioneller Trajectoire a sengen diverse kënschtlerschen Interessen a kreativen Aktivitéiten, den Auteur als Mënsch an a senger Mënschlechkeet duerstellen.

D'Opschaffe vum Kremer senger Biographie an Oeuvre ass vu primärer Relevanz souwuel fir den intresséierte Public, d'Fuerschung an der Kulturgeschicht, wéi och fir déi jonk Generatiounen, déi de Kremer net selwer als Persoun oder als Kulturproduzent konnten erliewen. D'Publikatioun reit sech an a rezent Initiative vum CNL, d'Wierk vun engem eenzelen Auteur a sengem Kontext ze erfassen, wéi z. B. dem Robert Thill seng *Etude iwwert de Frantz Clément* vum 2016, meng Editioun *Batty Weber: Werk und Wirkung* vum 2017, oder d'Analysen zum Jean Portante, erausginn 2019 vum Jeanne E. Glesener an Tonia Raus. Well Theater a Radio immens prominent Ausdrucksformen a Medieforen an der Lëtzeburger Literatur- a Kulturgeschicht duerstellen, huet dem Seil seng Publikatioun Pionéiercharakter a lancéiert hoffentlech eng Rei weider Studien zu dësen Domänen.

Wann de Pir Kremer als ‚Ambassadeur fir d'Lëtzeburger Sprooch a Kultur‘ (S. 84) anzestufen ass, da weist de Band ënnert anerem d'Friichte vun dësem Asaz: De Choix vum Pascal Seil a vun deenen anere Contributeuren, fir op Lëtzebuergesch ze schreiwen, beweist, datt dës Sprooch d'Capacités huet, medien-, literatur- a kulturhistoresch Sujete produktiv ze beschwätzen. D'Buch ass visuell attraktiv, iwwersiichtlech strukturéiert an an engem uspriechem Toun geschriwwen. D'Format ass handlech an d'Längt ass an 1-2 Liesseancen ze bewällegen. D'Buch fänkt u mat engem nützlechen ‚biographeschen Iwwerbléck‘ a Form vun enger Timeline, deen déi wichtegst Evenementer am Liewe vum Kremer an de Publikatiounszäitpunkt vu sengen Haaptwierker veranschaulicht. An engem

éischte Kapitel zur Kandheet an dem Beruffsliewe vum Auteur weist de Seil op dem Kremer seng identitär Verankerung zu Käerch hin an op déi fréi kreativ Inspiratioun an Ënnerstëtzung, déi him do an der Schoul zoukomm sinn, wat dat reegt kulturellt Liewen am klengen Lëtzebuerger Duerf beweist. Spéider Kapitele sinn no de Gattunge Radio, Satir an Dichtung, Forme vun Theater, Publicitéit a Musek a Medien organiséiert. D'Interviewen, déi de Fränk Grotz mat Kolleegen a Familljemembere vum Kremer gefouert huet, kreéieren e liewegt Bild vum Auteur als Mënsch an als Kënschtler. D'Dramaturgin Sarah Rock aus dem Mierscher Kulturhaus proposéiert an engem leschte Kapitel en Iwwerbléck iwwert déi ekonomesch a kulturell Entwécklungen am Lëtzebuerger Land vun de 1950er Joren un. Dëse Bäitrag ass detailléiert a schaarfsegg, mee leider ass net kloer, wéi e sech an de Band iwwert de Kremer afüügt. Hei hätt eng kuerz Ëmraissung vum Opbau vum Band am Virwuert kennen hëllefëräich sinn, fir dem Lieser Abléck an d'Logik vun der Sequenz ze ginn.

A sengem Ufankssaz seet de Seil: ‚De Pir Kremer, dat ass e Stéck Lëtzebuerg‘ (S. 7), eng Ausso, déi eng Rei vu produktive Froen opwerft. Wat ass d'Relatioun vun der Konscht an der Natioun? Wat bedeit et, wann eng Persoun als Stéck Natioun beschriwwen gëtt? Bei der Beliichtung vum Kremer senger wäitgefächerter Kontributioun zur Lëtzebuerger Kulturlandschaft an diverse Medie geet et dem Seil virrangeg awer net nëmmen ëm dat ‚Stéck Lëtzebuerg‘, dat dem Kremer seng Präsenz uitgemaach huet, mee och dorëms ze weisen, datt de Kontext, an deem hie säi Wierk präsentéiert huet, intellektuell sophistiquéiert an technesch ausgeräift genuch war, fir produktiv Zesummenaarbecht, reegelméisseg Publikatiounen a Manifestatiounen a kreativ Innovatiounen ze erméiglechen. Wann de Kremer a ville Sënner als Pionéier ka gëllen, mécht dem Seil seng Recherche och kloer, datt säi Wierk innerhalb vu kënschtlerschen, institutionellen an och kommerziellen Netzwierker entstanden ass. Sou ass zum Beispill dem Kremer seng beléifte geskriptet Gespréchsronn ‚Um Staminet‘ (1964-2000) bei Radio Lëtzebuerg fir d'éischt vum Lëtzebuerger Wënzerverband, dono vun der Luxembourgeoise an der Prefilux an du vu Vinsmoselle gesponsert ginn. A senger Historiséierung vun dëser ‚radiophoner Institutioun‘ (S. 36) gelénkt et dem Seil, d'Stëmmung an der 4-käppeger Ekip vum Staminet, den duussen Humor vum Kremer, souwéi de Lëtzebuerger Zäitgeescht erëmzeginn an och fir Lieser, déi selwer keng Lauschterer waren, als kulturelle Patrimoine intressant ze maachen. De Staminet ass och e Beispill vum Kremer senger immenser Ausdauer, senger beandrockende kreative Ressourcen an dem impressionanten Ausmooss vu senger Recherche zur Aktualitéit. Sou huet hien iwwer 1800 Staminets-Emissiounen geschriwwen a mat opgehollet an huet, wéi aus dem Fong ervirgeet, bis zum Enn vu sengem Liewen un dësem Magnum opus geschafft.

Dem Seil säi Portrait stellt de Kremer als eng ‚Frounatur‘ an e ‚Genossmënsch‘ duer, dee sech getraut huet, Kritik ze äusseren, dëst awer ‚laachende Monds‘ gemaach huet. Dem Kremer war dru geleeën, e Message ze kommuniquéieren, ouni onnéideg verletzend ze sinn. De Band ass eng wichteg Kontributioun zu multiple Sträng vum der Lëtzebuerger Kulturgeschichte, well de Pir Kremer iwwer Joerzéngten d'Radios-, Theater- a Publicitéitslandschaft matgestalt a gepräägt huet. Säin extensiivt Wierk, dat

Dichtung, Satir, Drama a Sketcher beinhalt, hat hie selwer scho metikulös archivéiert, thematesch geuerdent a fir Neiverwäertung preparéiert. Doduerch datt de Seil dem Kremer seng vill, oft joerzängtelaang, Kollaboratioune beschreift an illustréiert, léiert de Lieser net nëmmen de Kremer als Satiriker, Verfaasser vu Revuen, Lidder, a Sketcher, Radios- an Tëleesemissiounen kennen, mee entwéckelt och e Sënn fir d'Beschafenheet vum Kulturfeld zu Lëtzebuerg, sengen Institutiounen, Acteuren an Entreprises. Déi integral Verlénkung vu Kultur, Medien an der Ekonomie refletéiert d'Opkomme vun der Professionaliséierung vun de Lëtzebuerger Auteuren.

Anne-Marie Millim